

Le scoutisme au Congo belge (1922-1960): une école de l'élite pour les jeunes indigènes^(*)

SAMUEL TILMAN

Licencié en histoire

Université Libre de Bruxelles

1. INTRODUCTION

Voici près d'un siècle, Robert Baden-Powell posait les bases théoriques du "scouting", mouvement de jeunesse original dont les méthodes, alliant procédés éducatifs traditionnels et formules novatrices, conquièrent rapidement des adeptes dans le monde entier. Succès rapide, incontestablement, mais également succès durable puisque le scoutisme est parvenu à s'adapter, sans grandes révolutions, aux mutations économiques et sociales du XX^{ème} siècle. Convaincus d'y trouver un témoin original de notre passé proche, un nombre toujours plus important de chercheurs se penchent sur l'histoire de l'organisation. Rien qu'en France, nous assistons, depuis 1981, à un doublement des travaux universitaires sur le scoutisme tous les cinq ans.¹

L'étude du scoutisme congolais présentée ici s'inscrit dans une double perspective: d'une part, elle éclaire d'un jour nouveau l'histoire du mouvement de jeunesse en étudiant sa destinée dans un contexte colonial²; d'autre part, elle offre un angle d'approche privilégié sur le quotidien de la population indigène. En s'insérant dans le contexte colonial, le scoutisme s'est en effet heurté à une série d'obstacles: la ségrégation omniprésente entre noirs et

^(*) Cet article résume certains passages de notre mémoire de licence auquel nous renvoyons pour de plus amples informations (Tilman, 1997). Concernant les deux premières décennies d'existence de l'organisation, voir aussi la contribution à paraître S. TILMAN, "l'implantation du scoutisme au Congo belge (1920-1946)", in J.-L. VELLUT (dir.), *Essais d'histoire urbaine de l'ancien Congo belge (1920-1960)*, à paraître début 1999 (titres provisoires).

¹ Se reporter à l'inventaire à paraître J.J. GAUTHE, *Le scoutisme en France, inventaire de la bibliographie et des sources* (à paraître), informations tirées du BLIG, *Bulletin de liaison et d'informations du groupe informel de recherches universitaires sur l'histoire des scoutismes*, n°2, octobre 1997, p. 5.

² Des travaux semblables ont déjà été publiés pour d'autres pays africains, entre autres dans les recueils (tomes I et II) dirigés par Goerg, d'Almeida-Topor, Coquery-Vidrovitch et Guitart, 1992. Concernant les mouvements de jeunesse catholiques au Congo, épinglons également Van Rompaey, 1994.

blancs; les divisions entre ethnies; le paternalisme dans les politiques éducatives coloniales; les différences sociales entre les catégories de population, de même que celles distinguant la vie en brousse et le monde urbain.

Dans cet article, nous articulerons notre analyse autour deux questions fondamentales. Premièrement, à quelle population indigène s'est adressé ce mouvement de jeunesse né dans un contexte occidental et transposé presque tel quel dans un régime colonial? Deuxièmement, comment le mouvement scout et ses membres ont-ils réagi, sur les plans politique et social, aux transformations qui allaient mener le pays à l'indépendance? Ces deux questions nous conduiront à examiner successivement les critères de sélection prônés par le mouvement, le modèle élitiste dont il s'est inspiré, la problématique raciale au sein de l'organisation, et enfin l'étude des activités politiques et sociales de ses membres et anciens membres à l'approche de l'indépendance.³ Nous ne nous attarderons pas sur le fonctionnement et les idéologies internes de l'organisation scout congolaise qui restent fort proches de celles qui régissent le scoutisme métropolitain (Jues, 1996). Rappelons simplement que les grandes lignes de conduite sont l'autogestion et le sens des responsabilités, la progression personnelle, les divisions en tranches d'âge, le rapport rapproché à la nature, la discipline, la citoyenneté responsable, l'entraide, le développement physique et mental de l'enfant.

2. L'IMPLANTATION DU SCOUTISME EN OCCIDENT

Les origines du scoutisme remontent au début du XX^{ème} siècle. En 1908 paraît le livre de référence *Scouting for Boys*, dans lequel Baden Powell énonce pour la première fois les méthodes et principes directeurs du scoutisme tels que nous le connaissons encore aujourd'hui. Pour Baden-Powell, *Scouting for Boys* est le résultat de près d'une décennie de recherches dans le domaine éducatif et synthétise les expériences accumulées au cours de son parcours professionnel d'officier de l'armée anglaise.⁴

³. Les documents utilisés pour cet article proviennent de trois fonds d'archive principaux: le Centre historique belge du scoutisme (pour le scoutisme neutre et catholique), le Centre d'archives des VVKSM, Vlaams Verbond der Katholieke Scouts en Meisjes-gidsen (pour le scoutisme catholique) et le Fonds Saint-Boniface (très riche concernant le scoutisme à Elisabethville). Néanmoins, cette étude aurait été fort incomplète sans l'apport des revues scoutistes congolaises (*Sois Prêt*, *Echo Scout* et *l'Eclaireur Catholique du Congo Belge*, toutes trois en grande partie consultables à la Bibliothèque Africaine) et belges (*Le Guide*, le *Boy-Scout Belge*), des revues missionnaires (*Missi*, *Grands Lacs*, *Bulletin de l'Union Missionnaire du Congo*) ainsi que des quelques publications d'évolués (*La Voix du Congolais*, *Kivu Excelsior*).

⁴. A ce propos, notons que la création du scoutisme est intimement lié à l'idée que Baden-

Ses visées originales dans le domaine éducatif l'ont en effet amené, dans le cadre de ses fonctions de commandement à l'étranger, à expérimenter des systèmes d'organisation préfigurant les méthodes scouts. Ainsi, lors du siège de Mafeking, durant la Guerre des Boers (1899), il conçut une stratégie de reconnaissance se basant sur de jeunes observateurs adolescents qu'il forma à ses méthodes et qu'il appela boy-scouts.⁵ Lorsqu'un peu plus tard il s'occupa de la police montée sud-africaine, il habilla ses officiers d'un uniforme fort proche de celui qu'il adopta plus tard pour le scoutisme. Ces faits ont construit dans l'imaginaire d'un grand nombre de scouts la légende exotique d'un scoutisme originel africain. Au Congo, les dirigeants belges se réfèrent d'ailleurs régulièrement à la vie de Baden-Powell pour justifier le bien-fondé des méthodes scouts en milieux africains.⁶

A partir de 1908 et la parution de *Scouting for Boys*, le scoutisme se répand à une vitesse surprenante. En 1909, on dénombre plus de 100.000 scouts en Angleterre. A peine deux ans plus tard, ils sont 500.000 éparpillés dans le monde entier (Jues, 1996, 12). En 1922, il y a un million de scouts dans 31 pays (Savard, 1983, 210).

A la différence du phénomène anglais, les débuts du scoutisme dans notre pays sont assez timides. Le mouvement apparaît en Belgique en 1910, sous la forme d'une fédération dite "neutre" (les Boy-Scouts de Belgique, les B.S.B.): ses premiers initiateurs appartiennent à la laïcité militante, qui s'était jusqu'alors confinée à la promotion de l'enseignement officiel (Frans, 1987, 228). Dans un premier temps, cette neutralité est profondément marquée par les convictions philosophiques de ses pionniers: toute référence au divin est évacuée du mouvement. Cependant, la fédération neutre évolue rapidement dans l'acception de sa neutralité: dès 1913, elle compte des troupes catholiques en son sein. L'Entre-deux-guerres confirmera cette volonté d'ouverture.

L'existence de ce mouvement neutre (que le monde catholique perçoit comme un "instrument de la Loge") et les difficultés que vivent les patronages encouragent la création en 1912 d'une fédération catholique (les Baden-Powell Belgian Boy-Scouts, les B.P.B.B.S.). Néanmoins, la méfiance du monde

Powell se faisait de la puissance de l'Empire britannique: dans la méthode originelle du fondateur, tout n'est que moyen pour parvenir à ce but (loyauté et obéissance inconditionnelle au service des forces de structuration de l'Empire).

⁵ Scouting est le mot anglais désignant le fait d'aller en reconnaissance, et le "scout" n'est rien d'autre que l'éclaireur qui va observer les positions ennemies.

⁶ A titre d'exemple, lire l'article au titre significatif "Baden-Powell l'Africain" (Coupe, 1946). On peut y lire: "Les Noirs étant, sous certains rapports, des enfants, B.P. n'entend pas proposer ses expériences d'Afrique aux "grandes personnes". Rentré en Europe, c'est aux enfants qu'il destine les méthodes dont il a usé en Afrique."

catholique reste grande et l'accueil de l'initiative est mitigée.⁷ Le déblocage se fait progressivement et occasionne certains conflits: dès 1914, des tensions entre le chef scout laïque et le responsable religieux du mouvement débouchent sur une scission au sein du scoutisme catholique bruxellois. En 1920, alors que ce premier différend est aplani, un nouveau conflit donne lieu à une seconde scission qui dure sept années durant lesquelles coexistent deux fédérations nationales catholiques concurrentes: une aile "dure" proche du clergé (les Belgian Catholic Scouts, les B.C.S.) et une aile revendiquant plus d'indépendance (les B.P.B.S.). Notons d'emblée que, dès sa constitution, le scoutisme belge, qu'il soit catholique ou neutre, se développe surtout à l'initiative des dirigeants laïques: la situation ne sera pas différente au Congo.

A l'origine, Baden Powell avait conçu son mouvement pour venir en aide aux jeunes qui souffraient des conséquences néfastes de l'industrialisation. Il destinait donc ses activités tant aux habitants des quartiers défavorisés à qui il fallait redonner confiance en soi⁸ qu'aux jeunes de la "upper class" victimes des facilités de la ville et de l'opulence (Jeal, 1989, 413). Son souci était d'effacer la solidarité de classe au profit d'une fraternité d'âge: le scoutisme devait être "une digue capable d'arrêter la marée montante du socialisme anglais" (Sevin, 1933).

Toutefois, malgré les souhaits de Baden Powell, le scoutisme belge, dès son introduction dans les années 1910, s'adresse prioritairement à une "élite" (Joubrel, 1951, 34) et se présente comme une méthode efficace pour produire, dans toutes les sphères de l'activité économique et sociale, des "chefs", des personnes recherchant les responsabilités et capables de les exercer avec succès.⁹ Le cas belge est d'ailleurs révélateur de la tendance du scoutisme mondial: comme le rappelle P. Savard,

"le scoutisme devient un mouvement recherché. Etre scout fait chic non seulement moralement mais aussi extérieurement à une époque qui aime l'uniforme. La grande presse et les magazines rappellent volontiers par l'image que les princes et les princesses font partie du mouvement." (Savard, 1983, 240)

En Belgique, le scoutisme neutre des origines développe un discours conservateur qui le pose comme instrument du processus de reproduction des cadres

7. Même si, très tôt, le scoutisme bénéficie de défenseurs de poids dans le chef des Jésuites, avec l'appui du cardinal Mercier (Poulat, 1977, 272).

8. En 1907, avant même la rédaction de *Scouting for Boys*, il avait organisé un camp expérimental avec une vingtaine de jeunes désemparés du Sud de l'Angleterre sur l'île de Brownsea.

9. Voir par exemple, au sujet de l'apprentissage de la démocratie et la prise de responsabilité au sein des mouvements de jeunesse (Michaux-Duche, 1958).

de la société. Patronné par des représentants de la classe dirigeante.¹⁰ (catholiques comme libéraux), il cherche à fournir des "citoyens prêts à servir la Patrie dans toutes les situations sociales". Pour les quelques cas d'ouverture aux couches populaires, il préconise leur intégration aux structures existantes. Le discours de la branche catholique est encore plus conservateur en mettant en avant le modèle du chevalier chrétien. Malgré une première implantation dans les milieux populaires dès 1914, la fédération catholique est amenée peu à peu, durant les années 1920, à s'adresser de préférence aux milieux bourgeois (Frans, 1987, 229).

Cet enracinement "bourgeois" est encore sensible quelques cinquante années plus tard. Une enquête sociologique réalisée dans le cadre d'un mémoire de licence a tenté de définir le profil du scoutisme catholique belge du milieu des années soixante en se basant sur des critères tels que la scolarisation de l'enfant, les professions du père et de la mère. Ses résultats montrent que près de 34% des enfants sondés sont issus de familles où le père est cadre ou patron dans l'industrie ou le commerce, et que la proportion de fils d'ouvriers et d'agriculteurs par rapport à la population scoutie totale est négligeable comparée à ce même rapport (ouvriers et agriculteurs par rapport aux autres professions) dans l'ensemble de la population belge (Hologne, 1968).

3. LE SCOUTISME INDIGÈNE AU CONGO: UN MOUVEMENT SÉLECTIF

3.1. Implantation du scoutisme au Congo

Aussi étonnant que cela puisse paraître lorsque l'on se reporte au prestige du mouvement scout en Europe, les premiers groupements scouts congolais qui voient le jour dans les années vingt sont créés presque exclusivement à l'intention de la population indigène, à l'exception de Léopoldville et Elisabethville où naissent conjointement une troupe blanche et une troupe noire. Les pionniers du scoutisme congolais sont en effet convaincus qu'un tel mouvement

¹⁰ Et non des moindres! Le premier Conseil Général des Boys Scouts de Belgique est composée (en 1911) de la manière suivante: Président d'honneur: Lieutenant Général Jungbluth (Adjudant Général, Chef de la Maison Militaire du Roi, Chef d'Etat-Major de l'armée); Président: Général-Major Comte de t'Serclaes (Commandant de l'Ecole de Guerre); Administrateur: Docteur Antoine Depage (Professeur à l'Université Libre de Bruxelles); Secrétaire: Pierre Graux (Avocat près de la Cour d'Appel, puis Batonnier); Trésorier: Comte Camille de Borchgrave d'Altena.

Conseil Général des Boys-Scouts de Belgique (1911: Fédération Neutre), Règlement d'organisation générale, 1911, Centre historique belge du scoutisme

de jeunesse est capable de façonner, en Afrique aussi bien qu'en Europe, une élite morale salubre pour l'avenir du pays.

Toutefois, pendant plus de vingt ans, entre 1922, année de la mise sur pied des premières troupes scoutées, et 1945, le scoutisme demeure un phénomène local qui ne touche jamais plus de 1500 individus au total. Il ne connaît qu'une très faible croissance durant cette période, non pour des raisons d'impopularité (les jeunes broussards et citadins sont séduits par la formule), mais pour des raisons d'encadrement et de sélection.

D'encadrement d'abord. Lorsque Norbert Laude, docteur en droit de l'Université de Paris, ancien Secrétaire Général de l'Institut de documentation catholique, rédacteur en chef du *Courrier de Bruxelles*¹¹ et commissaire général de l'aile "dure" du scoutisme catholique (les Belgian Catholic Scouts), entame une tournée de propagande en terre coloniale en novembre 1922, il réussit à former, à Léopoldville et dans d'autres centres locaux de brousse, une poignée de pères missionnaires qu'il persuade de tenter l'expérience scoutée. A Elisabethville, ce sont deux autres laïcs, Henri Durant et Robert Clajot, anciens dirigeants scouts en Belgique (branche catholique), qui donnent l'impulsion en 1924. En quelques années, les initiatives se multiplient et une série de groupements se créent, principalement autour des deux grandes villes: en 1929, on dénombre 25 troupes scoutées (23 groupes indigènes et deux groupes européens).¹²

Rapidement cependant, les effectifs scouts indigènes plafonnent à un bon millier de membres.¹³ Dès le début des années trente, le mouvement ne peut plus assumer son développement, faute de cadres. Cette pénurie de dirigeants doit être imputée à la conjonction d'une série de phénomènes: les dirigeants scouts formés en Belgique sont rares puisque le mouvement de jeunesse n'est encore que fort peu implanté dans la métropole; une frange non négligeable du clergé se méfie du scoutisme et refuse de s'y impliquer¹⁴; par ailleurs, la

¹¹ En 1926, il est nommé Directeur de l'Université Coloniale d'Anvers, fonction qu'il exerce jusqu'en 1958 (Denoël (dir.), 1992, 437).

¹² Pour la fondation de ces groupements scouts, les laïcs travaillent de concert avec les missionnaires, qui ont une assise sur le terrain par le biais de l'éducation. C'est pourquoi, seule la fédération catholique s'implante en terre coloniale. Il faut attendre le début des années quarante pour voir les premières troupes neutres s'implanter au Congo. "Le R.P. Moerman des Pères Blancs, missionnaire du Kivu, commissaire des E.C.C.B.", in *Le Boy-Scout belge*, organe officiel de langue française des Baden-Powell Belgian Boy-Scouts, novembre 1932, p. 215. *Le scout*, organe de la fédération neutre, novembre 1924, p. 12. "Le scoutisme au Congo belge", in *Carrefour des Routiers*, avril 1946, p. 13.

¹³ Un recensement de 1931 dénombre 1520 scouts (dont 1460 scouts indigènes). Toutefois, comparé à une liste des groupements en activité, il semble que ce recensement ait été gonflé. "Nos effectifs", in *Le Boy-Scout Belge*, avril 1931, p. 60.

¹⁴ Pendant vingt années, rares sont les missionnaires qui tentent l'expérience. Concernant les relations entre la hiérarchie scoutée et la hiérarchie ecclésiastique, voir Tilman, 1997, 90-107.

guerre provoque la mobilisation d'une partie des aumôniers et des dirigeants scouts; de plus, les missionnaires et les coloniaux sont fort mobiles et, pour cette raison, ne parviennent pas à assurer la pérennité de la formule; en outre, l'africanisation des cadres est rare avant les années quarante.

A partir du milieu des années quarante, la progression du scoutisme emprunte soudainement une courbe exponentielle. En 1956, on recense plus de 10.000 scouts.¹⁵ En 1959, ces chiffres ont encore doublé: ils dépassent les 20.000 unités.¹⁶ Cette croissance se maintiendra durant les années 60. La période d'après-guerre voit une série de problèmes se résoudre: l'Eglise montre un intérêt croissant pour "l'instrument" scout; le nouveau cadre indigène est dynamique et entreprenant; un nouvel arrivage d'Européens, missionnaires ou laïcs, marqués par l'influence des mouvements de jeunesse en Europe durant l'entre-deux-guerres, est prêt à tenter l'expérience dans la colonie; enfin, la concurrence du scoutisme neutre, fraîchement débarqué au Congo, donne un grand coup de fouet au mouvement catholique. Le scoutisme, phénomène principalement urbain, commence à s'étendre largement aux missions de brousse. A la fin de la colonisation, le scoutisme apparaît donc non seulement comme le mouvement de jeunesse congolais le plus ancien, mais aussi comme le mouvement scout le mieux implanté en Afrique.

3.2. Un scoutisme élitiste

Deux raisons principales ont été évoquées pour expliquer la lenteur de la pénétration du scoutisme au Congo. Le manque de dirigeants a indéniablement freiné le développement de l'organisation. Mais le scoutisme a en outre, de sa propre initiative, limité son déploiement en fixant des critères sélectifs intransigeants et en alimentant une culture de "l'élite morale" d'après le modèle en vigueur dans le mouvement en Europe.

C'est ainsi que dès 1922, et jusqu'à la fin de la colonisation (à un degré moindre durant la dernière décennie de la présence belge au Congo¹⁷), le scoutisme veille à sélectionner l'élite de la jeunesse selon des critères rigoureux. En 1946, la réunion interfédérale de la F.E.C.C.B. (Fédération des Eclaireurs Catholiques du Congo Belge) - unités indigènes -, tenue à Jadotville, tente

¹⁵ Le recensement est issu de J. SOHIER, "Le scoutisme chez nous", in *Echo Scout*, novembre 1956, p. 221.

¹⁶ Fédération des Eclaireurs Catholiques du Congo et du Ruanda Urundi, Archives Africaines, AA 5363/Cab/59.

¹⁷ Même si, durant les années 50, le scoutisme s'étend à un public plus large, les cadres du mouvement continuent d'insister sur les critères d'admission. Voir *Echo Scout*, décembre 1958, p. 248.

d'ailleurs d'harmoniser les critères d'admission existant en rédigeant un règlement. Quatre critères y sont mis en avant: l'aptitude à la lecture et à l'écriture (ce qui veut dire avoir une bonne connaissance du français), l'âge, le développement physique et la classe fréquentée.¹⁸ Ce dernier point n'est finalement pas retenu.

Dès la création des premiers groupements scouts, les jeunes sont sélectionnés dans les écoles. Or, fréquenter l'école est déjà en soi un privilège: il suffit de se référer aux statistiques scolaires de l'époque pour mesurer l'avantage des jeunes scolarisés.¹⁹ Au sein même de l'école s'opère une seconde sélection: les plus zélés et les plus disciplinés sont choisis (le sport s'avère un baromètre parfait pour jauger la discipline des élèves). Etre en décrochage scolaire est une raison suffisante pour être exclu du groupe. Le scoutisme apparaît comme une "récompense" pour les élèves les plus méritants. Les deux plus anciennes troupes congolaises sont ainsi constituées par le biais d'un recrutement scolaire. A Léopoldville, H. Durant demande l'accord du Père de la Kéthulle

"car la troupe doit se recruter parmi les élèves de l'école moyenne et professionnelle de Scheut." (Durant, 1946)

A Elisabethville, les premiers scouts indigènes sont sélectionnés parmi les enfants des catéchistes puis, un peu plus tard, parmi les premiers élèves de l'Ecole St Boniface qui vient de s'ouvrir.²⁰

Certaines troupes urbaines créent aussi des patronages au sein desquels elles puisent les meilleurs éléments: c'est le cas par exemple à Léopoldville, avec les patronages "Amis des scouts" dont les routiers (scouts aînés) ont la charge durant les années quarante. Toutefois, cette source de recrutement est une exception à la règle, et même au sein des patronages s'effectue un rigoureux triage: seuls les plus assidus peuvent espérer porter l'uniforme scout.²¹

¹⁸. *Réunion interfédérale - unités indigènes -*, 10 pages, Fonds Saint Boniface, Ixelles, farde 31.

¹⁹. Au sujet de l'enseignement, se reporter à: Depaepe, De Baere et Van Rompaey, 1991. A titre d'exemple, le taux de scolarisation en 1926 est de 4,5%. En 1950, il n'est encore que de 40%! Pour visualiser l'évolution du taux de scolarisation au Congo, se référer aux tableaux dans Tilman, 1997, 26-27. Parfois, les dirigeants recrutent les scouts dans les écoles secondaires: or, l'effectif du secondaire, tous réseaux confondus, dépasse à peine les 10.000 élèves en 1950 (34.000 en 1959) (Beckers et Delhez, 1976, 34).

²⁰. *Scoutisme indigène à Elisabethville*, feuilles stencylées, p.1, Fonds Saint-Boniface, Ixelles, farde 18

²¹. Voir la contribution signée Akela Tenace, "Simple notes sur... La route pour indigènes", dans *Grands Lacs*, n°92, novembre 1946, p. 135.

La langue française est également un facteur sélectif. Jusqu'à la fin de la colonisation, toutes les franges de la population communiquent entre elles dans leurs langues maternelles: le français est une langue professionnelle et officielle réservée à une classe sociale élevée et occidentalisée. Diverses études sur l'enseignement primaire et secondaire au Congo ont montré que le français ne fait pas partie des priorités de l'enseignement. L'enfant ne connaît pas bien le français avant son adolescence (pour la minorité qui le connaît) puisque c'est en fin de primaire qu'il commence à se familiariser avec la langue. Il n'en aura d'ailleurs jamais une maîtrise complète et gardera toujours sa langue maternelle comme langue véhiculaire.²²

Jusqu'à l'africanisation des cadres du milieu des années 40, le mouvement privilégie autant que possible le français même s'il doit parfois s'adapter aux parlers locaux.²³ Lorsque la langue locale n'est pas maîtrisée par l'aumônier ou le chef blanc, un *modus vivendi* doit être trouvé, à mi-chemin entre l'exclusivité de la langue française et la priorité pratique à la langue vernaculaire. Un effort est fait de la part des cadres blancs pour apprendre les parlers locaux.²⁴ En contrepartie, un effort est demandé aux scouts pour qu'ils apprennent toujours plus de français.²⁵ Ce qui importe dans le mouvement, c'est d'une part la compréhension, et d'autre part l'émulation à l'apprentissage de la langue occidentale.

Un dernier facteur de sélection important est inhérent à la formule scoutelle telle qu'elle est appliquée au Congo. Celle-ci encourage en effet une progression personnelle constante et exigeante. Pour être admis dans un mouvement scout, le jeune doit impérativement se soumettre à des rites de passage. Ainsi, il ne peut pas porter l'uniforme immédiatement: il ne le reçoit qu'après quel-

22. Il existe quatre langues vernaculaires au Congo Kinshasa: le Kiswahili, le Lingala, le Kikongo et le Tshiluba. Mais chaque congolais possède un dialecte ou un sous-dialecte qui est sa véritable langue maternelle (Kashamura, 1972, 72).

23. Ainsi, par exemple, Van Arenbergh, figure importante du scoutisme katangais à la fin des années 30, expliquait ses consignes plusieurs fois en français, avant de traduire en langues indigènes si cela était encore nécessaire. Panthère, "Aux sources du scoutisme indigène, le chef Paul Van Arenbergh", in *Grands Lacs*, novembre 1946, N°92, p. 90.

24. Jacques Sohier, commissaire fédéral de la F.E.C.C.B. (Fédération des Eclaireurs Catholiques du Congo Belge) de 1948 à 1960, avait par exemple appris le swahili d'Elisabethville, plus deux autres langues indigènes. Confidence épistolaire que nous a faite son fils Etienne Sohier, non daté (1997).

25. A la conférence interfédérale du scoutisme, tenue à Jadotville en 1946, le point sur la langue était le suivant: "Langue: / Prières et cérémonies: en langue véhiculaire / Instructions, réunions, etc.: langue française, autant que possible." Ce document résume deux objectifs fondamentaux du scoutisme catholique: d'une part, l'évangélisation qui se fait dans la langue du pays pour être plus percutante; d'autre part, l'éducation via la langue française. *Réunion interfédérale ...*, Op. Cit., p. 2.

ques semaines ou quelques mois lorsqu'il a satisfait à l'épreuve d'admission.²⁶ La difficulté suivante est de se faire admettre à la "promesse": celle-ci étant un engagement solennel à présenter au groupe, il arrive que, sous prétexte "d'exigence morale" (un choix parfois arbitraire des dirigeants), le jeune doit attendre de longues années avant de pouvoir s'engager devant ses pairs. De même, le passage de la meute (7-12 ans) à la troupe (12-17 ans) est également conditionné par une certaine maturité. Les badges, enfin, sont des récompenses que l'on doit avoir crânement méritées. Cette formule graduelle et parfois compétitive est valorisante et stimulante pour les scouts qui se voient progresser. Elle décourage cependant les moins tenaces qui abandonnent bien souvent l'uniforme.

En marge des critères d'admission existent également de sévères critères d'exclusion. Comme nous l'avons signalé, une première cause d'exclusion est le décrochage scolaire: un mauvais élève ne mérite pas d'être scout. Voici des extraits d'un dialogue éclairant issu d'une Cour d'Honneur (réunions des chefs et des chefs de patrouille) datant de 1930 à Léopoldville:

"Avis de la Cour d'Honneur en matière répressive.

[...]

2°) Scout L.B.: le chef de troupe fait remarquer qu'il a de nombreuses absences non motivées. [...]

Le chef de patrouille dit que le scout vient de recevoir un vélo²⁷ et que ses absences résultent de son désir de se promener à vélo. Le choix de ses camarades s'explique de même: ce sont des cyclistes. Ce scout se conduit bien pendant les réunions. Il est possible de le faire redevenir régulier.

Le Père Aumônier: Quelle est sa conduite en classe?

Le chef de patrouille: il manque de discipline et parfois de politesse. Mais il est travailleur et toujours présent.

Décision. Le chef de patrouille s'efforcera d'améliorer ce scout. Aucune sanction ne sera prise maintenant.

3°) Scout S.B. Le frère Mercelis, membre du Comité de Troupe, se plaint de ce que ce scout soit très indiscipliné en classe.

[...]

Le Père Aumônier demande quels sont ses compagnons en dehors des scouts. La liste est peu satisfaisante. Le chef de patrouille intéressé est chargé d'y veiller [...]"²⁸

²⁶. Dans la revue *Echo Scout*, juin 1951, p. 146.

²⁷. Notons que le vélo est signe d'une certaine richesse. Il n'y avait en 1946 qu'environ 50.000 vélos pour tout le Congo (Stengers, 1989, 189).

²⁸. Voir *Le Guide*, juillet 1930, p. 192.

Le comportement du scout en dehors du mouvement doit être irréprochable, sans quoi, une fois encore, il y a motif de renvoi. A la réunion interfédérale de Jadotville (1946), un texte est adopté pour l'article 36 du règlement général, indiquant la "suspension pour concubinage jusqu'à la régularisation de la situation" ainsi que la "suspension pour ivresse publique jusqu'à preuve de meilleure conduite définitive".²⁹ On ne veut pas de libertins ni d'alcooliques dans le mouvement. Et il ne faut évidemment pas attendre 1946 pour que ce type de décisions soit appliqué. Reportons-nous une fois encore à la Cour d'Honneur de Léopoldville:

"Avis de la Cour d'Honneur en matière répressive.

1°) Scout J.R.: Le Père Aumônier annonce que ce scout a mérité son exclusion pour son inconduite au village. (...). Avis de la Cour d'Honneur; le renvoi est absolument motivé."³⁰

Parfois, le scoutisme exige l'exclusivité: pas question pour le scout de s'embriquer dans d'autres loisirs que le mouvement en culottes courtes. Le scoutisme doit être un idéal de vie complet qui ne laisse pas de place à l'oisiveté. Cidessous, nous avons repris la lettre d'un scout d'Elisabethville adressée à son chef et datée du 30 mai 1948:

"Cher chef Français (lire sans doute François)

Aujourd'hui je suis triste parce que vous avez me chassé à cause de jouer dans un autre équipe qui n'est pas d'Equipe de scouts, pourquoi il n'y en a beaucoup qui jouent dans des autres Equipes pourquoi vous ne le chassent pas".³¹

D'après la décision du conseil interfédéral de 1946, un scout exclu d'une unité ne peut théoriquement pas être accepté dans un autre groupement scout: c'est ainsi que chaque scout en déplacement doit normalement se munir d'un carnet-licence contenant tous les renseignements utiles au chef de l'unité dans laquelle il désire entrer.³²

29. Réunion interfédérale - unités indigènes -, 10 pages, Fonds Saint-Boniface, Ixelles, farde 31.

30. Voir *Le Guide*, juillet 1930, p. 192.

31. Lettre non signée et non adressée, Fonds Saint-Boniface, Ixelles, farde 32, pli n°1.

32. Ce sont des chefs et aumôniers d'unités blancs qui ont pris ces décisions. Pas un indigène n'assiste à la réunion, malgré l'existence de nombreux cadres indigènes dans les unités: à la fin des années quarante, l'avenir du mouvement est encore bel et bien dans les mains européennes. Réunion interfédérale - unités indigènes -, *Op. Cit.*, p. 2.

3.3. Autres signes d'élitisme

Deux caractéristiques manifestent encore le caractère élitiste du scoutisme congolais: d'une part, le parti-pris du mouvement de ne s'adresser qu'à la frange la plus européenne ("détribalisée") de la population; d'autre part, la particularité du scoutisme de n'être accessible qu'à la partie la plus fortunée de la population.

Abordons d'abord la problématique ethnique qui est particulièrement révélatrice de l'idéologie adoptée par l'organisation scout. Le Congo étant un rassemblement incohérent décidé à l'origine de la colonisation par les Européens, il enferme dans ses frontières un puzzle de langues et de cultures différentes qui fait naître un nationalisme de groupes,

"un attachement intense des tribus anciennes à leurs traditions historiques, leurs coutumes, leurs conceptions".³³

Ce nationalisme est d'ailleurs particulièrement vivace dans les milieux extra-coutumiers où des populations de diverses origines se côtoient. Que la Belgique ait encouragé cette division entre ethnies en créant des mythes tel celui "*de la supériorité intellectuelle et de l'efficacité*" ou "*de la docilité*" de certaines tribus³⁴, que les Belges aient favorisé par certaines de leurs décisions administratives et politiques la prise de conscience ethnique de certains groupes congolais (Young, 1965, 266-267), il ne s'agit pas d'en débattre ici. Retenons seulement que cet attachement aux origines est un axiome central dans la compréhension du mode de vie des populations congolaises, et qu'il jouera un rôle dans la marche vers l'indépendance.

Comme le souligne Young, il circule dans les colonies un stéréotype de l'Africain "détribalisé", urbain et éduqué, auquel veulent croire non seulement la population blanche, mais aussi certains chercheurs. A leurs yeux, l'Africain détribalisé est un être tout à fait "européanisé" et coupé de ses origines. C'est vers ce rêve de détribalisation, d'européanisation parfaite et d'harmonisation entre blancs et noirs que tend le scoutisme lorsqu'il évacue de son mouvement les problèmes ethniques. Voilà, par exemple, comment s'exprime J. Sohler, commissaire fédéral, en 1952:

³³. Le phénomène est décrit avec beaucoup d'intelligence dans un article datant de 1951 et se basant sur des travaux encore bien antérieurs à cette date (Sohler, 1951, 917).

³⁴. C'est une des thèses principales de Colette Braeckman qui tente de montrer comment les Européens ont favorisé, par exemple, les Balubas du Kasaï qui seront victimes plus tard d'épurations ethniques (Braeckman, 1996, 26). Chaque groupement a largement été étudié, et on a tenté de décrire le phénomène d'acculturation qu'ils ont subi: un très succinct résumé de ces études peut être trouvé dans Georis, 1962, 19.

“Ce devoir [envers la Patrie], nous ne devons pas seulement le comprendre comme une formule vague, nous obligeant à participer à l’oeuvre de civilisation de la Belgique au Congo et à la création au centre de l’Afrique d’une véritable patrie congolaise, où les Congolais, qu’ils soient blancs ou noirs, qu’ils soient Bakongo, Baluba, Azande ou Aluunda, se sentiront chez eux, unis dans un même idéal. [...]”³⁵

Parallèlement, c’est à une frange fortunée de la population que le scoutisme se destine. En effet, faire du scoutisme, surtout en milieu urbain, n’est pas à la portée de toutes les bourses. Le premier effort financier à consentir est la cotisation: jusque dans les années quarante, elle n’est pas obligatoire dans toutes les unités, mais elle est très largement répandue car, d’une part, elle prend en charge les dépenses liées aux activités et, d’autre part, elle constitue un engagement symbolique. A Léopoldville, en 1930, la cotisation s’élève à 0,5 franc par mois, soit 6 francs par an.³⁶ En 1946, une somme forfaitaire mensuelle est fixée à 0,5 franc par louveteau, 1 franc par scout-élève, 3 francs par scout qui travaille, 5 francs pour les anciens³⁷ (il va sans dire que ces sommes ne sont pas valables pour les scouts européens). D’autres dépenses doivent être prises en charge: les camps sont coûteux même si le montant des dépenses est réduit grâce à des aides extérieures (prêt de matériel, mise à disposition d’endroits de camp, ...). L’achat du matériel de fonctionnement pèse également sur les finances des troupes scouts. Par ailleurs, des frais annexes tels que l’abonnement aux revues scouts alourdissent encore la somme des dépenses annuelles. Ces frais divers sont souvent pris en charge par le groupe, sinon les parents s’acquittent des paiements ou les scouts accomplissent des petits travaux rémunérés dont ils versent le salaire à la collectivité.

L’esprit scout est à l’économie: en 1930, une patrouille de scouts de Léopoldville décide de contribuer à la caisse de troupe à raison de 5 francs hebdomadaires.³⁸ Toujours à Léopoldville, mais 15 ans plus tard (1945), les patrouilles épargnent trimestriellement entre 30 et 100 francs par scout, à savoir en moyenne plus de 15 francs par personne et par mois. Une étude menée en 1958 par Baeck (Baeck, 1958, 104) sur les habitudes financières des évolués (catégorie débattue ci-dessous) montre que ceux-ci dépensent mensuellement en moyenne 113 francs par ménage pour les loisirs. En additionnant cotisation mensuelle et frais divers liés au scoutisme et en multipliant cette somme par le nombre de scouts du ménage, on conçoit aisément qu’une bonne partie du

35. Se reporter à J. SOHIER, “Mot du commissaire fédéral”, in *Echo Scout*, janvier 1952, p. 5.

36. Dans la revue *Le Guide*, juillet 1930, p. 191.

37. *Réunion interfédérale – unités indigènes –*, Op. Cit., p. 5.

38. Dans la revue *Le Guide*, juillet 1930, p. 192.

budget familial consacré aux loisirs devait être allouée au scoutisme. Seules les couches aisées de la population sont donc capables de subvenir à ces lourdes dépenses.³⁹

4. QUEL TYPE D'ÉLITE?

4.1. Une élite exemplaire

Parce que le mouvement s'adresse à une population privilégiée, il lui est aisé d'imposer une conception de l'élite calquée sur le modèle scout européen. L'élite du scoutisme catholique occidental est le chevalier chrétien "*qui intervient bénévolement pour éclairer l'ignorant, aider le faible, défendre l'exploité*" (Oger, 1939, 53); le scoutisme doit être le microcosme de la cité idéale, de la chrétienté à venir (Guerin, 1997). Au sein de l'Action Catholique, le mouvement doit être "une école de chefs" qui, s'il le faut, fournira des dirigeants aux autres mouvements de l'Action Catholique.⁴⁰

Au Congo, le scoutisme de la première heure, encadré par les missionnaires, veut également créer une élite catholique et apostolique. Mais l'ambition du mouvement dépasse cet objectif pour mieux embrasser le contexte colonial: l'éducation originale que le scoutisme prodigue, échappant aux familles et à l'Etat et constamment baignée dans la vie de tous les jours, a en réalité pour vocation d'élever au Congo une élite enracinée dans la population, et non pas une élite de tour d'ivoire. Pierre Rijckmans, Gouverneur Général du Congo, formule parfaitement cette idée en 1946:

"L'expression "élite indigène" comporte dans ses termes un élément de contradiction. L'un exclut l'autre. Le climat indigène, païen et primitif, est aussi hostile au développement spirituel et moral d'une véritable élite que le climat polaire à l'épanouissement d'une fleur tropicale. Aussi tous les éducateurs insistent-ils sur la nécessité d'un long internat pour la formation de la future classe dirigeante.

³⁹. Un rapport sur le scoutisme datant de 1962 estime que toutes les dépenses annuelles (livres, sorties, camps, ...) d'un scout peuvent être estimées à 3 à 400 francs. *Rapport sur le scoutisme au Kasai (central)*, le 7 avril 1962, Centre d'archives des VVKSM, Antwerpen, 2.10.4.6.

⁴⁰. (Himmer, 1952, 337). A noter qu'au Congo, le scoutisme ne fera jamais officiellement partie de l'Action Catholique car il ne sera jamais mandaté par l'épiscopat, condition sine qua non pour qu'un mouvement de jeunesse soit consacré organisation d'Action Catholique. Officieusement toutefois, le scoutisme se considérait comme mouvement d'action catholique. Le refus de son affiliation est révélateur de la grande méfiance dont a fait preuve, jusqu'à la fin de la colonisation, l'autorité ecclésiastique à l'égard d'un mouvement à l'indépendance menaçante et aux origines douteuses.

Mais cette réclusion comporte un grave danger. Le jeune homme qui a passé dans un établissement d'instruction européen les années de son adolescence se sent dépaycé quand il revient au village. Dans la mesure où il s'est élevé à l'élite, il a cessé d'être indigène. La classe dirigeante est devenue étrangère à la société qu'elle devrait diriger. [...]

La formation scout nous arme pour combattre à la fois ce danger de déracinement et la tendance trop connue qu'ont les Noirs à considérer la force et l'autorité comme des avantages dont on jouit pour soi-même. La loi scout fait à ses adeptes un devoir de "servir et sauver son prochain"; la force et l'autorité ne sont que des moyens qui permettent de remplir plus efficacement ce devoir. Le scout est secourable à tous; courtois; chevaleresque; il a le sens de l'honneur: toutes vertus qui appartiennent à l'élite, qui font l'Elite.

Ainsi, le scoutisme prend une valeur sociale indiscutable. Souhaitons que nos éducateurs du Congo sachent s'en servir pour développer parmi notre jeune élite congolaise la personnalité, l'esprit de devoir, la conscience de sa responsabilité vis-à-vis de la masse indigène." (Ryckmans, 1946)

Cette problématique d'élite enracinée est une question essentielle dans l'histoire du Congo belge: en effet, c'est en voulant éviter de créer une élite déracinée de son peuple que les autorités belges ont empêché pendant longtemps l'organisation d'un véritable enseignement secondaire et supérieur. Cette volonté d'élever tout le monde ou de n'élever personne est un axiome dans le raisonnement du colonisateur. Dès lors, si le scoutisme est une école de l'Elite, il doit être proche de la population, à la différence de l'enseignement qui éloigne les extrêmes: c'est tout le sens du message de Rijckmans, qui illustre parfaitement les positions de "l'autorité belge éclairée" à la fin des années 40.

Ce message du Gouverneur Général prouve par ailleurs que les autorités ne sont pas indifférentes au devenir de l'organisation. Les hautes autorités politiques, judiciaires, ecclésiastiques, militaires (telles que les gouverneur de province, secrétaire général de la colonie, administrateur-chef de la Population Noire, les procureurs généraux, vicaires apostoliques ou évêques, personnalités militaires) rehaussent régulièrement de leur présence les événements scouts comme les camps, ou les feux de camp. Le mouvement cultive également des relations privilégiées avec le roi. L'organisation rassemble régulièrement dans un même protocole des personnalités de tous horizons. Les hauts dirigeants du mouvement eux-mêmes exercent souvent des responsabilités parfois fort importantes.

Du reste, les autorités politiques et économiques voient d'un oeil favorable le développement du scoutisme et lui donnent un coup de pouce financier. Dès l'origine, l'Etat subsidie l'entreprise scout au Congo: dans un article publié dans la revue *Le Guide* en 1927, R. Weverbergh, secrétaire général du mouvement, encourage les scouts belges partant pour la colonie à fonder leurs propres troupes en ajoutant que "le gouvernement accorde des subsides importants

aux troupes scoutées existantes".⁴¹ De même, dès l'origine, de nombreuses sociétés privées contribuent au développement du mouvement: mise à disposition d'autobus (le Courrier du Kasai), gratuité et facilité pour les transports ferroviaires (BCK et OTRACO), prêt de camions, financement des événements exceptionnels. A l'approche de l'indépendance, le soutien du secteur privé renforcera encore sa générosité.⁴²

4.2. Scoutisme: mouvement de jeunesse pour "évolué"?

A l'analyse, le modèle de réussite tel qu'il est présenté dans le scoutisme n'est pas sans rappeler les aspirations de la catégorie évoluée. Le vocable "évolué" apparaît durant les années 40 mais sa signification profonde s'avère d'emblée insaisissable. Les historiens et sociologues divergent quant à la définition qu'il faut lui donner. Un nombre non négligeable d'auteurs appliquent d'ailleurs une grille étriquée à la notion. Pour certains, il s'agit simplement d'une catégorie juridique. Pour d'autres, il est plutôt question d'une classe sociale, ou d'une catégorie politique, ou encore d'une classe politico-économique (Tilman, 1997, 77-81). A nos yeux, l'approche la plus pertinente de la notion est celle de J. Vanderlinden qui privilégie les critères socio-culturels dans sa définition. Pour l'auteur, sont considérés comme "évolués" les agents administratifs, membres du clergé ainsi que ceux qui ont été formés par les séminaires, enseignants, techniciens qualifiés (très peu intéressés par la politique), assistants médicaux, indépendants bien lotis⁴³ (catégorie assez structurée mais qui a joué un rôle politique mineur), en réalité tous

"ceux qui ont été non seulement les seuls interlocuteurs possibles du colonisateur, mais encore ceux qui parmi les Congolais ont fait le plus grand effort sur la voie imposée par la Belgique à tous les habitants du pays: celle de l'identification progressive au modèle belge." (Vanderlinden, 1985, 52)

⁴¹ Se reporter à l'article de René Weverbergh "L'organisation du scoutisme au Congo", dans *Le Guide*, n°7, juillet 1927, p. 126.

⁴² Le plus gros donateur est sans conteste l'Union Minière (qui, d'ailleurs, a parsemé ses camps de troupes scoutées): en 1960, Jules Cousin, ancien administrateur-directeur de la société et actuel président du comité local à Elisabethville, offre pas moins de 350.000 francs au scoutisme catholique, et 50.000 francs au scoutisme neutre. Centre d'archives des VVKSM, 2.10.4.6. Pour les données biographiques: Kurgan-Van Hentenryk, Jaumain, Montens (ed.), 1996, 133.

⁴³ Une fraction des indépendants gagnera beaucoup d'argent à la fin de la colonisation, comme le montre entre autres Van Cauwenbergh, 1956, 637-665.

Ce sont donc les plus européanisés et les plus éduqués (ces deux concepts vont de pair) qui constituent la catégorie des évolués. Ici, le terme d'évolué est donc avant tout défini sur des critères culturels et éducatifs, et non juridiques, politiques ou économiques comme d'autres l'ont pensé. L'identité des "évolués" se renforce d'une part à travers l'existence de leurs organes de presse, d'autre part à travers la constitution d'associations diverses, dont certaines déboucheront soit sur des syndicats, soit sur des partis politiques.⁴⁴

Assez étrangement, le terme "évolué" n'apparaît jamais dans les discours officiels du mouvement scout. Si le terme "élite" est fréquemment utilisé, le mot "évolué" est banni du vocabulaire scout. Il faut vraisemblablement voir dans ce choix une volonté de ne pas froisser les sensibilités et un désir de présenter le mouvement comme accessible à tous et non pas réservé à une classe particulière. Cependant, nous avons fait remarquer ci-dessus qu'élite morale et catégorie évoluée sont des notions qui se recouvrent complètement.⁴⁵ Et, de fait, le scoutisme, via tous les critères énoncés dans le chapitre précédent, enrôle ses membres dans la classe de la population éduquée, européanisée, parlant relativement bien français, sensible à son propre perfectionnement et au perfectionnement de ses pairs. Dans ce sens, le scoutisme se présente donc bien comme une véritable "école" de formation d'évolués: par la prise de conscience qu'il provoque chez ses membres d'appartenir à l'élite et de tendre vers la culture occidentale, il renforce dans leur chef le sentiment d'appartenance à une classe supérieure.⁴⁶

⁴⁴. (Vanderlinden, 1985, 53). Cette idée était déjà exprimée par le père Van Wing dès 1947 dans son étude de la classe évoluée. P. VAN WING, *La formation d'une Elite au Congo Belge*, 10 p., Fonds Saint Boniface, Ixelles, farde 31.

⁴⁵. Un travail récent de définition de la classe des "évolués" sur base des articles publiés dans *La Voix du Congolais* montre bien que, dès le début, les critères employés pour définir "l'évolué" étaient "les diplômes, les situations et la moralité en général". Dans la moralité étaient sous-entendus "monogamie et discipline familiale, casier judiciaire vierge ou témoignage favorable d'un conseil composé d'évolués", conscience professionnelle" (Vilain, 1996, 333-346).

⁴⁶. Les encouragements à "l'intégration" sont constants. Ainsi, on souligne le nom des scouts qui reçoivent la carte du mérite civique par de grands ou petits encadrés dans *l'Echo Scout*: "[...] Cigogne vient à son tour enrichir le palmarès de la Région [...]. Nul doute que Cigogne et ses deux camarades s'efforceront d'être de véritables Chefs de file, conscients de leur responsabilité vis-à-vis de leurs congénères [...]". "Au tableau d'honneur de la Région", in *Echo Scout*, novembre 1951, p. 272. Le même journal scout encourage également les scouts entrant au séminaire ou effectuant des études supérieures à Kisantu ou à Boma. Tous ces exemples sont exhibés comme carte de visite du mouvement. Autre indice du lien solide unissant le scoutisme à l'élite évoluée: de nombreux articles célébrant les louanges du scoutisme sont rédigés dans *La Voix du Congolais* qui ne cesse de promouvoir ce mouvement ("sain pour la jeunesse congolaise") auprès des "enfants d'évolués".

Cependant, le scoutisme a cet effet quasiment malgré lui puisque son objectif principal n'est pas de déraciner une catégorie, mais au contraire de réconcilier les catégories: l'idéal de fraternité et d'égalité reste, dans cette structure élitiste, le moteur de base du mouvement, et ce n'est pas là le moindre des paradoxes du scoutisme congolais. On retrouve d'ailleurs dans le Congo des années 50 l'objectif originel de Baden-Powell de rassembler toutes les classes dans un même et unique idéal pour contrer la montée de mouvements sociaux et du communisme⁴⁷: il se fait qu'au Congo, l'idéal scout est en même temps l'idéal de toute une colonie, à savoir la civilisation dans son plus bel entendement. C'est pourquoi, au sein de la population indigène, c'est une catégorie à part entière qui incarne cet idéal, et non pas, comme Baden-Powell l'avait rêvé, un bouquet d'individus composé de l'élite morale de toutes les classes sociales.

5. LA PROBLÉMATIQUE RACIALE AU SEIN DU SCOUTISME

Il n'en demeure pas moins qu'en tant qu'école de l'élite, le scoutisme institue une grande originalité dans le Congo sclérosé de l'époque coloniale: un rapprochement dans les faits entre blancs et noirs, timide au départ, franc vers la fin de la colonisation. En s'opposant à l'idéologie dominante qui fait de l'indigène un individu indigne de confiance, le scoutisme fait oeuvre de pionnier.

5.1. Noirs et blancs au Congo

Dans la colonie belge, les inégalités entre blancs et noirs sont sensibles à tous les niveaux de la vie quotidienne. La ségrégation raciale est de mise dans la politique éducative: l'édifice scolaire pour indigènes n'est conçu qu'à un seul étage, celui des études primaires. D'autre part, les enfants indigènes n'ont pas accès aux écoles pour Européens. Cette discrimination raciale stricte commence à s'étioler à partir de 1948 lorsque des enfants asiatiques et mulâtres sont acceptés (Slade, 1960, 30). A partir de 1950, les premiers enfants congolais

⁴⁷ Un extrait significatif parmi d'autres illustrant l'idéal social scout: "*La classe supérieure considère avec trop de dédain l'ouvrier, ce qui ne peut que favoriser le communisme. La classe des intellectuels et des artisans doit se rendre compte que l'ouvrier agricole a une large part dans la prospérité du pays et que sans lui la vie deviendrait impossible. Le scoutisme peut efficacement contribuer à cet état de choses par la réunion de scouts et routiers venant tant des écoles et des usines que des exploitations agricoles.*" *Echo Scout*, février 1954, p. 31.

sont admis dans les écoles précédemment réservées aux blancs, mais seulement en petits nombres et après une longue et douloureuse commission d'admission (La Fontaine, 1970, 97). D'après Zala I N'kanza, c'est seulement à partir de 1955 que les choses commencent réellement à changer (Zala I N'kanza, 1985, 240). En ce qui concerne l'emploi et les salaires, la discrimination a également cours jusqu'à la fin des années 50. Au sein des villes, la séparation raciale est encore plus pesante, puisque les agglomérations sont divisées en quartiers indigènes et européens.

En réalité, la vie quotidienne est frappée dans son ensemble par la ségrégation: un accès séparé aux soins médicaux, une justice bipolaire, de simples fréquentations méprisantes au coin de la rue, ce sont deux mondes totalement éloignés qui se côtoient au Congo. La montée du racisme se fait d'ailleurs irrémédiable durant les années cinquante lorsque le désir d'intégration se mue en revendications politiques, cristallisées, entre autres, autour du problème racial (Merlier, 1962, 198; Boelens-Bouvier, 1965, 60).

5.2. Le problème racial au sein du scoutisme

Dès son introduction au Congo, le scoutisme s'adresse à la fois à la population blanche et à la population noire. Le mouvement, dont le prestige en Europe a été souligné, ne souffre toutefois pas du "préjudice" qu'aurait pu lui causer une présence indigène en son sein puisqu'il se destine à la frange européenisée de la population noire. La politique raciale du scoutisme congolais contribue d'emblée au succès du mouvement auprès de la population indigène visée: comme le fait remarquer vers la fin des années cinquante E. Duvigneaud, commissaire fédéral V.V.K.S. (Vlaams Verbond der Katholieke Scouts, branche flamande du scoutisme catholique belge), à la différence du scoutisme,

"les autres mouvements sont conçus ou adaptés uniquement pour les Africains. (...).
De là le succès du scoutisme qui est inter-racial."⁴⁸

Entre 1922 et 1960, les relations entre blancs et noirs connaissent cependant une évolution sensible⁴⁹, tant dans les faits que dans leur médiatisation. Avant le milieu des années quarante, les enjeux de la problématique raciale ne sont

⁴⁸ Voir la note de Duvigneaud "Sur le scoutisme congolais", non daté, Centre d'archives des V.V.K.S.M., 4.6.1.1. (1).

⁴⁹ Etudier la problématique raciale au sein du mouvement scout peut s'avérer très révélateur de la politique raciale globale du pays dont les idées influencent énormément le mouvement. Voir à ce sujet le cas des Etats-Unis et de l'Afrique du Sud durant les années 20 et 30 (Jeal, 1989, 493-496).

encore que secondaires dans la colonie. Les groupes de scouts noirs et de scouts blancs sont séparés. Par ailleurs, les troupes d'Européens sont rares. La scission entre colonisateurs et colonisés est nette et indiscutée. Des contacts existent de temps à autre entre membres noirs et blancs d'une même localité, mais jusqu'à cette époque, les inégalités persistantes liées à la race sont sagement endurées par les indigènes car, à leurs yeux, elles sont légitimes et s'effaceront lorsque les noirs auront atteint la civilisation. Durant cette période, les contacts inter-raciaux ne sont donc que rarement rapportés aux oreilles du grand public puisque le problème racial n'est pas encore à l'ordre du jour dans la colonie.

Celui-ci ne devient un sujet brûlant qu'à partir de la fin des années quarante: de nombreuses sources traitant du sujet pour le scoutisme nous éclairent sur cette soudaine préoccupation. Ainsi, premier signe sérieux d'une réelle prise en considération de la problématique par le mouvement scout, vers la fin de la décennie, les dirigeants scouts d'Elisabethville envoient une lettre aux scouts européens de la région pour leur poser les questions suivantes:

"Pour nous aider à connaître tes aspirations, veux-tu nous répondre aux questions ci-dessous avant la St Georges.

- 1° Désires-tu garder contact, et échanger des idées avec tes frères scouts de la colonie?
- 2° Quelles tendances désires-tu voir donner à ces contacts (spirituelles, intellectuelles, scientifiques, documentaires, folkloriques, professionnelles, etc.)?"⁵⁰

L'idée d'un scoutisme réconciliant les races est lancée, l'enthousiasme suit rapidement. Si le *Grands Lacs* spécial de 1946 consacré au scoutisme n'aborde pas encore le sujet, sauf par un bref et anodin extrait qui rappelle en deux lignes que le scoutisme, "par sa fraternité universelle est appelé à combattre la "colour-bar" dans l'attitude pratique du scout" (p. 76), et si le *Sois-Prêt* de novembre 1948 fait écho d'un rassemblement de scouts noirs et blancs sans encore vraiment insister sur l'aspect fraternel de la rencontre, au début des années 50, le discours est clair et ne varie plus jusqu'à la fin de la colonisation (les attitudes, pour leur part, évoluent encore beaucoup). De nombreux articles de l'*Echo Scout* insistent sur "la fraternité scoute" rassemblant dans un même idéal Européens et Indigènes. L'idée est assez ambitieuse puisque, comme nous l'avons vu plus haut, la ségrégation est de mise, surtout dans les villes. Ce fait contribue encore à renforcer le modèle élitiste que l'on a donné du mouvement: en effet, qui d'autre qu'une élite peut avoir le privilège de partager ses activités avec la progéniture des colons?

⁵⁰. Lettre aux scouts européens, non datée (mais évaluée par nos soins), signée paon ironique, Fonds Saint-Boniface, Ixelles, farde 32, pli n°2.

Cette idée de scoutisme inter-racial se propage bien au-delà des milieux scouts. Il devient presque un leitmotiv pour les blancs et les noirs⁵¹ voulant mettre en avant la bonne entente entre colons et colonisés. Ainsi, dans un ouvrage de photos consacré à Léopoldville en 1956, on découvre avec surprise la photo d'une table d'enfants noirs et blancs en uniforme, partageant le même repas, accompagnée de la légende

"Pour la jeunesse, des sections scoutées mêlent enfants européens et congolais, instaurant l'esprit sportif de l'entraide et de l'amitié dès la prime adolescence" (Whym, 1956, 84).

Un manuel intitulé "Conseil aux partantes", publié en 1956 et destiné à rassurer les jeunes femmes européennes en partance pour la colonie, contient également une rubrique consacrée aux contacts entre enfants blancs et noirs où l'on vante les bienfaits du scoutisme et du sport dans le domaine (La femme, 1956, 78).

Si les mentalités évoluent effectivement et les rallyes (grandes réunions rassemblant les groupements de plusieurs localités) inter-raciaux se multiplient durant la dernière décennie, il faut toutefois attendre 1956 pour que les premiers essais de clans (scouts aînés) "mixtes" voient le jour à Léopoldville.⁵² Signe de changement, en 1959, un rapport rédigé par les responsables scouts du Congo confie que les unités "mixtes" sont de plus en plus fréquentes dans les centres urbains.⁵³

5.3. Africanisation des cadres

C'est surtout sur le plan de l'africanisation des cadres que le scoutisme se révèle vraiment à l'avant-garde. En se présentant comme chantre du rapprochement racial, le scoutisme ne fait pas nécessairement preuve d'une grande avance sur son temps puisque les contacts entre blancs et noirs se dérouillent un petit peu partout dans la colonie au début des années cinquante. Par contre, le mouvement choisit très tôt de confier des responsabilités importantes aux indigènes qui s'en montrent capables, à une époque où l'indigène est encore fortement infantilisé. Sur la problématique de l'égalité

⁵¹. En ce qui concerne les noirs, cela se retrouve clairement dans les différents articles consacrés au scoutisme dans *La Voix du Congolais*.

⁵². *Quelques nouvelles de l'unité Saint-Boniface*, le 29 novembre 1956, Fonds Saint-Boniface, farde 32.

⁵³. Archives Africaines, 5363/cab/59, p. 4.

raciale, les dirigeants scouts veillent à être à la pointe du changement, comme le démontre ce témoignage de J. Sohier, Commissaire Fédéral, en janvier 1951:

“Pendant des années, dans le problème essentiel des relations entre Blancs et Noirs, nous avons été, dans un esprit vraiment scout, à l’avant-garde. Depuis quelques années, l’ensemble de la population de notre pays a commencé à comprendre l’importance de ce problème, et des progrès considérables ont été réalisés un peu partout. Il n’en a malheureusement pas été de même chez nous; nous n’avons certes pas régressé, mais, du fait de la stagnation de notre position, nous ne participons plus d’une manière efficace à l’évolution nécessaire des idées en cette matière.”⁵⁴

Scoutisme à l’avant-garde? Certes, mais certaines personnalités scoutées le sont beaucoup plus que d’autres. Une personne marque particulièrement l’histoire du scoutisme par sa politique pionnière de formation de cadres indigènes, et ce dès 1937 lorsqu’il relance le scoutisme à Elisabethville: il s’agit de Paul Van Arenbergh.⁵⁵ Sa confiance et sa grande tolérance sont telles que, dès 1940, le scoutisme d’Elisabethville s’appuie presque totalement sur des cadres indigènes. A la mort de Van Arenbergh, en 1945, les trois unités d’Elisabethville ont des cadres indigènes pour toutes leurs sections, à l’exception d’une troupe dirigée par un ancien routier européen.⁵⁶

Derrière ces décisions apparemment généreuses adoptées par l’organisation se cachent en réalité plusieurs motivations; d’une part, le désir qu’a le scoutisme de se perpétuer en tant que mouvement international d’éducation; d’autre part un véritable “idéal scout” de fraternité qui fait front à la marée des idées toutes faites et des clichés déferlant dans la colonie; enfin, la volonté chrétienne du mouvement catholique de propager la religion et donc d’assurer la pérennité de l’organisation qui devra, le moment venu, voler de ses propres ailes.

Les initiatives d’ouverture restent cependant le fruit d’hommes de leur temps, pétris de paternalisme. Si, vers la fin des années quarante, le cadre de dirigeants commence à comporter de plus en plus d’indigènes et que les camps de formation remportent toujours plus de succès, rassemblant bientôt blancs et noirs dans des activités de formations communes, les Européens posent toutefois quelques freins sévères à une totale africanisation de la structure dirigeante: il n’y a pas de chefs d’unité (responsables de toutes les sections d’un groupement scout) noirs; la route, branche aînée du scoutisme, est une section très exigeante qui n’accepte qu’un petit nombre en son sein, et que les

⁵⁴. Voir le “Message” de Jacques Sohier dans *Echo Scout*, janvier 1951, p. 2.

⁵⁵. Plusieurs chants scouts composés à sa mémoire témoignent de la grande influence qu’il eut au sein de sa région.

⁵⁶. *Histoire du scoutisme à Elisabethville*, *Op. Cit.*, pp.2-5, Fonds Saint-Boniface, Ixelles.

Européens estiment parfois prématurée d'ouvrir aux Indigènes; les premiers cadres noirs sont souvent assistants de chefs blancs, et lorsqu'ils sont chefs eux-mêmes, c'est prioritairement de la section louvetisme et rarement des sections aînées; les dirigeants régionaux sont évidemment tous blancs.

A notre connaissance, il faut attendre 1956 pour voir le premier poste de chef d'unité échoir à un indigène de la branche neutre du scoutisme, et même une année supplémentaire pour le mouvement catholique. En 1957, un indigène membre de la fédération neutre, Gaston Mwenda, reçoit des responsabilités à l'échelle régionale; une année plus tard, c'est au tour de la branche catholique de nommer un indigène à un poste régional.⁵⁷ Mais ce n'est qu'après le déclin de janvier 1959 (les émeutes de Léopoldville) que la passation de pouvoir s'engage véritablement au sein du scoutisme catholique: parallèlement à une réflexion de fond sur les adaptations possibles des méthodes scouts au milieu indigène, la fédération met en place, au début de l'année 1959, un bureau décisionnel composé d'un permanent fédéral européen (Pierre Lenoir) aidé d'un secrétaire adjoint congolais et de six permanents provinciaux. En avril 1960, soit deux mois avant l'indépendance, on élit, au premier Congrès National du scoutisme et du guidisme catholique, Philippe Yav' comme commissaire national de la nouvelle Association des Eclaireurs du Congo.⁵⁸ Le scoutisme neutre, pour sa part, ne sent pas le vent de l'indépendance souffler, et fait preuve d'une grande inconsistance dans le remplacement du sommet de sa hiérarchie puisque à la fin de 1960, le bureau, composé entièrement de Belges, dirige encore le scoutisme congolais de Belgique.

6. L'APPROCHE DE L'INDÉPENDANCE

C'est dans la réaction de ses membres face à l'imminence de l'indépendance que l'on peut mesurer l'impact qu'a eu le scoutisme sur les élites congolaises qui ont transité par le mouvement. Comme nous allons le voir, l'approche de l'indépendance se caractérise en réalité par un double engagement de la part des membres et anciens membres de l'organisation: une prise de responsabilité sur le plan social et sur le plan politique.

⁵⁷. "Scoutisme protestant, G. Mwenda", in *Le Cèdre*, octobre 1957, n°4, Centre Historique Belge du Scoutisme, Farde Congo, BSB-GGB. (*Les scouts*, 1957, 369).

⁵⁸. Archives africaines, Bruxelles, AA 5363/Cab/59.

6.1. L'utilité sociale

Le rôle social du scoutisme est surtout sensible en milieux extra-coutumiers où, vers la fin des années 50, le rajeunissement de la population devient préoccupant: les grandes cités ne parviennent plus à absorber sans dommages le grouillement démographique des moins de 25 ans, et de nombreux jeunes viennent des campagnes grossir les effectifs de la multitude inoccupée et "vagabonde" qui menace d'imploser.⁵⁹ En 1950, à Léopoldville, la population de moins de 18 ans compose 33% de la population; en 1959, près de la moitié de la population a moins de 18 ans, et la tranche des moins de 25 ans atteint 70% dans certains quartiers (La Fontaine, 1970, 28 et 32). A Elisabethville, c'est près de 45% de la population qui a moins de 18 ans en 1956 (Minon, 1957, 23). Pour les dirigeants, cette explosion démographique est particulièrement alarmante puisque c'est dans les villes⁶⁰, et non dans les campagnes, que se fomentent les revendications d'indépendance.⁶¹

Depuis sa création, le scoutisme a toujours privilégié l'aspect social de ses activités: collecte d'argent pour des oeuvres, bénévolat au profit de l'Eglise ou de services sociaux (foyers, ...), colonies de vacances tenues par les scouts aînés pour les enfants scolarisés des cités lors des périodes de vacances. Face au développement de la "jeunesse vagabonde", les contributions du scoutisme, mouvement destiné à une population scolarisée dont les effectifs ne dépassent pas de beaucoup les 10.000 têtes à l'époque (c'est-à-dire fort peu de monde), se résument comme suit en 1956:

- "1) fournir "aux organisations mises sur pied par les mouvements (...) cités plus haut (les mouvements de jeunes adultes, tels que JOC, YMCA, AEP, dont le rôle principal est de prendre en charge cette jeunesse inoccupée), des chefs ou moniteurs formés [...]"
- 2) " "accueillir" largement dans leurs propres sections, pour des réunions et activités fréquentes, tous les jeunes inadaptés, désireux de cette formation et de ce climat de fraternité [à notre avis, cela représente bien peu de monde car nous n'avons rien trouvé d'autre à ce sujet]"
- 3) continuer "d'organiser, au bénéfice de la jeunesse abandonnée, des services extraordinaires et temporaires, comme camps de vacances, colonies, feu de joie, centres de techniques particulières, etc..."⁶²

⁵⁹. Les responsables de la JOC se sont largement penchés sur le sujet. Consulter à ce propos les Papiers Cardijn, 874./6, 875, 860./1 au KADOC, Leuven.

⁶⁰. Or, la population citadine ne représente qu'à peine 20% de la population totale, beaucoup moins même si l'on ne prend en compte que les villes de plus de 10.000 habitants (à peu près 8%) (Van Reyn, 1960, 14; Baeck, 1958, 160).

⁶¹. Lire à ce propos: Marres et Devos, 1964, 162; Merriam, 1961, 204.

⁶². M.C. LALOUX, *Mission Congo*, 1956, KADOC, Leuven, Papieren Brys, 41.10., p. 2.

Le scoutisme catholique considère qu'en dehors de ses membres réguliers, ses actions touchent à l'époque (1956) plus de 5.000 jeunes. Le mouvement contribue à des initiatives locales, comme la gestion des loisirs d'un centre pénitencier par des routiers (scouts aînés), le développement de projets dans des foyers sociaux, la gestion à part entière d'un foyer social à Léopoldville (responsabilité conférée par le Ministre du Congo Belge et du Ruandu Urundi le 31 décembre 1958⁶³), l'organisation, par les scouts aînés, de maisons de jeunes dans les cités. Mais, à la fin de la colonisation, l'organisation s'associe également à des entreprises à plus grande échelle. Celles-ci ne sont pas promptes à se mettre sur pied car les autorités belges sous-estiment pendant longtemps l'ampleur des problèmes. Epinglons toutefois deux initiatives mises en place en 1959 et auxquelles le scoutisme décide de contribuer.

L'Association J est un projet initié en 1957 mais qui ne voit le jour qu'en 1959 lorsque l'urgence se fait soudainement ressentir. Le but de cette association privée est de venir en aide à la jeunesse congolaise de Léopoldville: son activité essentielle est le développement, la gestion et le maintien des chantiers de jeunesse créés par la Province. Ces chantiers sont destinés aux jeunes qui en formulent la demande (dans la mesure des possibilités parce que la demande dépasse l'offre) et forment les jeunes désœuvrés aux techniques agricoles "jusqu'à ce qu'ils soient capables avec d'autres de former un nouveau village". Ces chantiers, au nombre de six répartis dans la province, occupent fin de l'année 1959 plus de 800 jeunes de Léopoldville. Les administrateurs sont issus des mouvements de jeunesse. C'est pourquoi, la FECCB fait appel à la mobilisation jusque dans les revues belges de la FSC (Fédération Scoute Catholique), en détaillant les activités de ces camps et en précisant la nature de la demande.⁶⁴ En 1960, la fédération scoute reçoit la gestion à part entière d'un chantier agricole à Kunzulu. Si ces chantiers ne sont pas typiquement scouts, ils sont régis par des règles inspirées du mouvement de jeunesse: les jeunes portent un "uniforme scout", ils sont répartis en petits groupes, avec à leur tête un responsable, ...⁶⁵

Quant aux sept "secteurs de jeunesse" quadrillant la cité indigène de Léopoldville, ils sont constitués par l'autorité belge suite aux émeutes de janvier 1959. Les dirigeants (congolais) des mouvements de jeunesse insistent d'emblée pour prendre eux-mêmes en charge l'organisation de ces secteurs parce qu'ils considèrent que "l'administration a perdu la confiance de la masse,

⁶³. "Nouvelles", in *Echo Scout*, mai 1959, p. 108.

⁶⁴. "C'est un oui que nous te demandons", non daté (fin 1959), Centre d'archives des VVKSM, Antwerpen, 4.6.1.1.(1).

⁶⁵. (Colin, 1959, 464). *La voix du Congolais* suivait de très près les évolutions de ces camps-écoles en annonçant les nouvelles créations.

comme le blanc en général d'ailleurs (...)."⁶⁶ C'est ainsi que la fédération scout e reçoit la gestion d'un de ces secteurs de jeunesse. Dans ces secteurs,

"on donne des cours d'entretien, du sport, des jeux, des chants, ainsi que des travaux manuels utilitaires. On essaye d'intéresser aussi les garçons à l'agriculture, car c'est le leitmotiv de l'action. Fin 1959, deux mois après la mise sur pied de l'opération, 1500 garçons sont concernés par le projet".⁶⁷

6.2. L'évolution politique

6.2.1. *Les leaders politiques issus du scoutisme*

En marge de son apport sur le plan social, il faut également souligner la contribution du scoutisme à la prise de conscience politique du pays. L'évolution politique du mouvement et de ses anciens membres est explicable par la conjonction de deux caractéristiques propres au scoutisme congolais: son mode d'organisation favorable à l'éclosion d'une pensée politique et son mode de fonctionnement encore fort inégalitaire.

En effet, le paradoxe principal du scoutisme congolais est de concilier, dans un même élan de générosité, progressisme idéologique et paternalisme bonteint. Les mouvements neutres et catholiques se veulent pionniers dans le rapprochement racial, dans la responsabilisation de l'indigène, dans les méthodes éducatives, tout en se satisfaisant des idéologies restrictives dominantes dans la colonie. Ainsi, les mots d'ordre prônés par le mouvement sont civisme, respect de l'ordre et de la hiérarchie, sens du devoir. En outre, les inégalités que le mouvement veut dépasser sont ineffaçables: à trop vouloir les minimiser, on risque de favoriser les frustrations. Le fonctionnement des camps inter-raciaux en est un exemple parlant. Le prix de ces camps est différent pour les blancs et pour les noirs. Ces derniers doivent donc se contenter d'une nourriture de base tandis que les Européens bénéficient d'aliments plus relevés. En outre, autres cuisines, autre rythme des activités. Troupes noires et troupes blanches n'occupent d'ailleurs le campement commun qu'à des places leur étant réservées et qui provoquent une certaine ségrégation. Dans le scoutisme, ce sont les blancs qui forment les noirs, l'Indigène étant l'assistant de l'Européen pendant plus de trente ans: le

⁶⁶ Lettre à Julien Bareel, datée du 9 février 1959 et non signée, Centre d'archives des VVKSM, Antwerpen, 3.2.8.1.

⁶⁷ Quelques informations d'Edouard Limbos, non daté, Centre d'archives des VVKSM, Antwerpen, 5.9.3.

mouvement est en réalité un exemple de la colonisation réussie où, sur un fond de relative égalité, des rapports de force reviennent insidieusement se greffer.

Parallèlement, le scoutisme favorise largement l'expression politique de ses membres. Comme nous l'avons déjà suggéré, la gestion de l'organisation constitue un véritable apprentissage du mode de fonctionnement démocratique: les décisions se prennent à la suite de réunions communes, les scouts ont un droit de regard et un droit d'opinion sur les activités du groupe. Par ailleurs, le profil de la population scout est en lui-même propice à la contraction du virus politique: le scoutisme s'adresse prioritairement à des jeunes de bonne éducation, souvent citoyens ou en voie de le devenir; en outre, il leur apprend le sens des responsabilités et le devoir de se comporter en "élite responsable", donc active. Que le scoutisme ait apporté son lot de leaders politiques et sa part de personnalités nationales n'a, dans ces conditions, rien d'étonnant.

Et en effet, nous avons retrouvé la trace de 26 personnalités issues du scoutisme et qui ont joué un rôle de premier ordre dans la gestation du nouvel état indépendant. Parmi celles-ci, deux des quatre premiers évêques indigènes: Mgr Malula (une brève période) et Mgr Kongolo. Outre ces deux hommes d'Eglise, nous avons repris les noms de ministres provinciaux au lendemain de l'indépendance, de commissaires généraux, de délégués à l'ONU et de membres de la Table Ronde politique.⁶⁸ Parmi les plus célèbres de ces personnalités, retenons par exemple J. Ngalula, vice-président du MNC Kalonji en avril 1960, Premier Ministre du Sud-Kasaï, puis ministre du gouvernement Iléo, J. Kibwe, bras droit de Moïse Tshombe au Katanga, A. Ngwenza, secrétaire général du MNC, Ministre des Affaires Sociales dans le gouvernement Lumumba, Sous Secrétaire d'Etat aux arts, culture et sport dans le gouvernement Iléo.⁶⁹

Le scoutisme n'a incontestablement pas brimé l'éveil politique de ses membres: 26 personnalités répertoriées, cela peut paraître peu à une analyse superficielle, mais assurément pas à une observation attentive. En effet, avant

⁶⁸. Pour connaître leur nom et disposer d'une brève notice biographique, voir l'annexe.

⁶⁹. En ce qui concerne les origines scout des 26 personnalités, se reporter à:

Centre d'archives des VVKSM, Antwerpen, Commission Congo du 10 février 1960, 3.2.8.1., le scoutisme au Congo, 2.10.4.6., Note sur le scoutisme et le guidisme catholique au Congo, 2.10.4.6., 4.6.3., Rapport sur le scoutisme au Congo, novembre 1960, 4.6.1.1.(2)., *Echo Scout*, janvier-février 1953, p.4, ainsi que des informations provenant du Fonds Saint-Boniface, Ixelles, pour l'unité Saint-Boniface.

Pour beaucoup d'entre eux, des éléments biographiques peuvent être trouvés dans: Hoskyns, 1965, 481-502; Crisp (ed.), 1964, 77-123; Dumont, 1961; Artigue, 1960.

1935, le scoutisme est quasiment inexistant et réellement parsemé dans la colonie: même s'il s'adresse en premier lieu à un public des plus scolarisés, il ne touche pas plus qu'une poignée d'individus. Or, rien que pour le scoutisme de la toute première heure, trois personnalités au moins émergent: Mgr Malula, le ministre du Katanga Kiwele et le ministre Ngwenza.

Le reste de l'état-major est issu en majorité de la génération 1935-1945: Kibwe, Kitenge, Luyeye, Ndele, Ngalula, pour en reprendre quelques-uns, ont entre la trentaine et la quarantaine au moment de l'indépendance; ils sont donc adolescents pendant la période 35-45. Or, le scoutisme d'avant 45 n'est pas encore fort étendu. On peut donc considérer que le mouvement a accompli un joli tir groupé. D'autant plus que certains de la jeune génération sont également de la partie lors des événements de l'indépendance, comme Kanza (27 ans lors de l'indépendance) ou Ndele (juste 30 ans) qui viennent à peine d'achever leurs études supérieures lorsqu'éclatent les troubles. Ajoutons que le scoutisme ne cessera pas d'approvisionner les hautes sphères avec l'indépendance: le phénomène perdurera durant les années 60.

Deux particularités caractérisent le profil des leaders politiques issus du scoutisme. D'une part, tous ceux dont on connaît le parcours scolaire font des études nettement supérieures à la moyenne. En se basant sur un échantillon représentatif de responsables politiques, J. La Fontaine a montré que les leaders de l'indépendance sont, dans l'ensemble, jeunes (entre 31 et 45 ans pour la toute grande majorité), et beaucoup plus éduqués que le reste de la population (rares sont ceux qui n'ont pas achevé leurs études primaires) (La Fontaine, 1970, 210). Toutefois, le tableau d'ensemble du scoutisme est encore plus harmonieux que celui brossé par La Fontaine, puisque tous ceux dont on connaît la voie, à savoir Kanza, Kibwe, Ngwenza, Kitenge, Luyeye, Ngalula, Ndele, Mbariko, et évidemment Malula, Kongolo et Bakole ont au moins achevé leurs études secondaires.

D'autre part, la plupart des leaders issus du scoutisme sont des personnalités modérées⁷⁰, réputées pour leur lucidité et la pertinence de leur analyse, parfois même légèrement effacées. Ainsi, à la Table Ronde politique, Kitenge défend constamment des positions consensuelles, tout en demeurant ferme quant à sa volonté de prompt indépendance. Il est d'ailleurs présenté par un de ses collaborateurs belges comme "*une personnalité intelligente et modérée*", président d'un parti "*de conciliation et de rassemblement*" (Scholler, 1982, 123). Kibwe entre fort tardivement en politique et se focalise, lors de la Table Ronde,

⁷⁰ Le seul contre-exemple peut être Monseigneur Malula dans ses prises de position tranchées, mais elles datent d'après l'indépendance (en outre, Malula n'a pas été beaucoup influencé par le scoutisme - sauf peut-être pour sa vocation - parce que son séjour dans les rangs scouts a été de courte durée).

sur ses revendications fédéralistes. Il prône ensuite l'indépendance du Katanga. Luyeye ne joue pas un rôle prééminent dans les décisions de la Table Ronde, et Kasongo et Muyumba sont plutôt des seconds couteaux (Dumont, 1961, 82). Kanza et Ndele doivent être considérés comme des conseillers plutôt que comme de véritables hommes politiques.

Même Ngalula, qui s'illustre vers la fin des années 50 par quelques discours violents, n'est pas un révolutionnaire virulent: rédacteur en chef de *Présence Congolaise*, hebdomadaire issu du grand quotidien catholique kinois *Courrier d'Afrique* à partir de 1956 (Van Bol, 1959, 20; Vellut, 1974, 189), il gravite dans l'entourage catholique de la capitale avec Iléo (probablement ancien de la JOC (Catteuw, 1996, 268)) qui, comme lui, n'est pas un tribun extraordinaire mais un intellectuel intègre et lucide. Ngalula forme avec Iléo l'aile droite du MNC-Kalonji qui est qualifiée "d'états-majors sans troupe" parce qu'elle intervient toujours avec plus d'acuité sur le fond que sur la forme; lorsque Ngalula est repris comme Premier ministre du premier gouvernement congolais sur une brochure politique de novembre 1959, il s'y trouve à côté de M. Van Bilsen (comme Ministre des Affaires étrangères) et M. Cornélis, alors Gouverneur Général (comme Ministre des Affaires économiques) (Artigue, 1960, 33 et 93; Willame, 1990, 38).

Dans les faits, le scoutisme marque d'une empreinte durable le parcours de ces leaders politiques. Sur le plan concret tout d'abord, l'organisation facilite l'intégration de ses membres dans des réseaux de connaissance. C'est surtout à Léopoldville que le milieu catholique joue un rôle centralisateur, autour de la création du MNC (Willame, 1990, 39). Parmi les membres fondateurs du parti, on retrouve en effet deux anciens scouts de la FECCB, Ngalula et Ngwenza. Ces même personnalités signent, avec Mbariko (lui-aussi ancien scout catholique) le mémorandum des 16 qui réclame la démocratisation des institutions. En outre, ces trois hommes politiques feront partie du gouvernement Iléo au lendemain de l'indépendance.

A Elisabethville, la cohésion entre les membres du scoutisme catholique est moins importante: Kitenge fonde et préside l'Union Congolaise, parti intertribal qui encourage le rassemblement; Kibwe est Vice-président de la Conakat, confédération d'associations tribales du Katanga constituée en parti en juillet 1959; Kasongo et Muyumba font également partie de Conakat, tandis que Kayemba voyage à Bruxelles pour le cartel Balubakat représentant les Balubas du Kasaï et les Balubas du Katanga (cartel unitariste). Toutefois, le scoutisme frappe malgré tout d'une empreinte indélébile le Katanga, avec des personnalités comme Kibwe et Kitenge qui s'illustrent lors de la Table Ronde politique où ils participent ardemment à la construction du nouveau pays. Le mouvement étant greffé aux écoles les plus prestigieuses de la province, il est normal que de nombreuses personnalités aient transité par ses rangs. Ce lien privilégié entre l'organisation et la province est d'ailleurs visible dans la première composition du gouvernement Tshombe: Kimba,

Kibwe (aux finances), Kitenge (ces trois premiers étant issus de l'Unité St-Boniface, véritable réservoir à ministres depuis cette date), Kiwele, Kiela sont tous les cinq ministres de la province.

Mais l'influence du scoutisme est également morale puisque, par sa méthode, il favorise auprès de ses adhérents la vertu de la conciliation politique et un penchant pour une certaine pondération. Le mouvement de jeunesse vient ainsi se greffer sur une formation globale d'individus dont l'éducation fait de la modération et de l'intégration au moule occidental les principes de base. Ce n'est donc pas seulement le fruit du hasard qu'il n'y ait pas eu de virulents révolutionnaires issus des rangs scouts. A la différence de la "vieille" génération de leaders politiques (la cinquantaine lors de l'indépendance) comme Bolikango ou Kanza père qui n'est pas confrontée aux mêmes réalités puisqu'elle a été éduquée au début du siècle, à la différence d'individus moyennement éduqués comme Adoula qui s'engage très rapidement dans la politique (syndicale), à la différence d'immigrés comme l'autodidacte Lumumba ou l'ancien séminariste Kasavubu qui connaissent une éducation par à coups et des changements répétés de situations, les anciens du scoutisme vivent pour leur part, de manière quasi-générale, un tracé rectiligne apparemment favorable au conformisme: la majorité d'entre eux font de longues études et beaucoup sont citoyens de naissance; ils profitent de leur long parcours éducatif pour s'aguerrir et se divertir au contact du scoutisme au sein duquel ils gravissent petit à petit les échelons. Le mouvement parvient d'ailleurs en partie à subvenir à leurs besoins de reconnaissance sociale, de prise de responsabilité et de valorisation personnelle. Ils occupent parallèlement de hauts postes dans leurs activités professionnelles.

Lorsque l'heure est à la prise de responsabilité politique, ces membres de l'élite, fortement éduqués et généralement de bonne famille, n'hésitent pas à se jeter dans l'aventure de l'indépendance, tout en privilégiant des positions consensuelles qui les empêchent de devenir de grands meneurs de foule. A travers le parcours de ce groupe de "modérés", il apparaît donc que le scoutisme a joué, d'après notre analyse, le rôle d'une force modératrice annexe (à l'école entre autres) en canalisant le "flux politique" de ces jeunes vers de "saines et conscientisantes" activités. En outre, il a pu, paradoxalement, contribuer au déclin politique national en faisant découvrir les grandes idées démocratiques à toute une jeunesse clé de l'histoire du pays.

6.2.2. La prise de conscience politique de la jeunesse

Simultanément à l'enrôlement politique des anciens membres de l'organisation scoute, les revendications politiques se font ressentir au sein même du mouvement de jeunesse. En cette fin de période coloniale, une partie de la

jeunesse indigène revendique en effet une extension de ses responsabilités. Certains réclament même une liberté totale de fonctionnement. Le premier signe de cette volonté de changement est la mise sur pied du **Conseil National** de la jeunesse en février 1960.

La création de ce Conseil National connaît quelques prémisses. Dès 1955, des conseils de jeunesse voient le jour en zones urbaines mais ceux-ci sont encore aux mains des Européens.⁷¹ Le 16 février 1959 se crée le premier conseil national de la jeunesse composé de toutes les organisations de jeunesse catholiques importantes.⁷² Entre 1959 et 1960, quelques francs tireurs tentent d'imprimer une saveur plus politique à l'assemblée en gestation en s'efforçant de fuir l'encadrement des autorités. Puisque en effet le gouvernement marque le désir de patronner le futur Conseil National⁷³ (qui doit regrouper, cette fois, les mouvements de jeunesse de toutes les tendances et de toutes les confessions), avant même sa première réunion officielle, Georges Vumi, chef scout BSB (fédération neutre) dissident, rassemble le 29 janvier quatorze mouvements de jeunesse au cours d'une réunion destinée à court-circuiter le projet de patronage des autorités en le précédant. Un comité est élu, dirigé par Vumi et dans lequel se trouvent des représentants des scouts catholiques.⁷⁴ Cependant, cette première initiative ne semble pas avoir d'impact sur le Conseil National de la Jeunesse officiel qui se réunit pour la première fois quelques jours plus tard, entre le 13 et le 16 février 1960 à Léopoldville. Cette association réunit, pour la première fois, les mouvements et services de jeunesse de tout le pays et se dit représentative de près de 200.000 jeunes.⁷⁵

Au sein même du scoutisme, la volonté d'émancipation politique se fait grandissante. Elle s'incarne dans la création de la **FEBOSCO** (Fédération des Boys-Scouts du Congo), première fédération scout indigène érigée à la fin de l'année 1959 par Philibert Luyeye. La genèse de cette prise en charge congolaise précoce est révélatrice de l'évolution des mentalités au sein des organisations scoutistes à la veille de l'indépendance. P. Luyeye, jeune homme instruit (études moyennes et normales dans une mission protestante) issu du

⁷¹. Les premiers conseils de jeunesse sont créés à Léopoldville (Les mouvements, 1956).

⁷². Les mouvements catholiques sont rassemblés en fédération depuis plusieurs années. En 1956, J. Meert propose au Chanoine Cardijn son idée de constitution d'un conseil national de la jeunesse: se constitue dès lors un Comité de Jeunesse Catholique (Timmermans, 1996, 112; Catteuw, 1996, 282).

⁷³. Il désirait former un comité consultatif auprès du gouvernement pour les affaires de la jeunesse composé de représentants du Conseil de la Jeunesse et des autorités.

⁷⁴. *Rapport de la WAY, janvier 1960*, Centre historique belge du scoutisme, farde Congo, BSB-GGB, p. 14.

⁷⁵. *Jeunesse d'aujourd'hui, Congo de demain*, Conseil de jeunesse, statuts, Centre d'archives des VVKSM, Antwerpen, 4.6.1.1.(2).

mouvement scout neutre, est un des premiers indigènes à avoir reçu la charge de chef d'unité, position prestigieuse qui, d'après nos sources, échoit plus tôt aux dirigeants indigènes du scoutisme neutre qu'aux chefs scouts de la branche catholique.⁷⁶ Cette charge relativement importante dans le mouvement l'amène à s'intéresser à la destinée de la jeunesse indigène, et plus globalement à la politique du pays.⁷⁷ En août 1958, Philibert Luyeye et Georges Vumi participent à l'Assemblée Mondiale de la jeunesse de la WAY à New Delhi. A leur retour au Congo, ils créent un comité appelé Bureau Provisoire de la WAY au Congo⁷⁸ qui constitue sans doute le premier foyer organisé autonome de la résistance politique de la jeunesse.

En juin 1959, soit une année plus tard, la Commission Congo BSB-GGB commence à déplorer le comportement de Luyeye qui tente d'entraîner guides et scouts dans le groupement Jeunesses Congolaises, mouvement patronné par l'Abako. Mais, siégeant dans la métropole, la Commission est impuissante et ne parvient pas à enrayer la dissidence. La FECCB, pour sa part, ne connaît pas une telle zizanie car elle parvient à étouffer toute tentative de rébellion à la hiérarchie grâce à son assise sans faille sur le terrain, à sa capacité d'adaptation et à sa mainmise idéologique.⁷⁹ La FECCB ne doit donc combattre aucune dissidence sérieuse, puisque, dès qu'il le faut, elle intègre les personnalités fortes aux structures dirigeantes.

Comme l'indique le rapport de la WAY, avant la fin de 1959, "*il est pratiquement impossible de créer un mouvement de jeunesse purement congolais*". En effet, les autorités

"exigent qu'un Européen soit à la tête du mouvement, et soit légalement responsable de l'organisation. Le motif de cette condition semble être qu'une organisation ne comprenant aucun Européen est une organisation nationaliste en puissance et comme telle indésirable."

Le 6 août 1959 pourtant, en réponse au paternalisme "*qui régnait et règne encore*" dans les mouvements de jeunesse belges, la FEBOSCO voit le jour:⁸⁰ c'est, en cette fin d'année 59, la seule organisation de jeunesse indigène dont la composition ne se limite pas à une poignée d'individus. Piqués au vif, les scouts BSB

⁷⁶. Notre documentation couvre plus largement le scoutisme urbain. Il se pourrait donc qu'en brousse où le scoutisme catholique était assez répandu, des chefs d'unité africains catholiques aient été nommés avant qu'ils l'aient été dans les villes.

⁷⁷. Il devient membre coopté du Comité Central de l'Abako, et participe à ce titre à la Table Ronde politique.

⁷⁸. Rapport de la WAY, *Op. Cit.*, p. 1 et p. 14.

⁷⁹. (Tilman, 1997, 150-153). A notre connaissance, une tentative de dissidence de Balubas eut bien lieu à Mwene Ditu, mais elle fut tuée dans l'oeuf.

⁸⁰. Lettre à C. Osterrieth, le 7 juillet 1960, Centre d'archives des VVKSM, Antwerpen, 4.6.3.

rayent Luyeye de leur fédération, et tentent, sans succès, de ramener Vumi dans le droit chemin.⁸¹

Dans ses statuts, la toute fraîche Fédération Nationale des Boys-Scouts du Congo ne se distingue pas tellement des deux autres branches du scoutisme et se présente comme une association scoutie traditionnelle: cotisation de 25, 50 ou 80 frs par an, catégories d'âge à peine adaptées de 6 à 12 ans, de 12 à 20 ans et de 20 à 30 ans, neutralité, structure décisionnelle démocratique. La FEBOSCO promet en outre de "*s'abstenir de toute activité tendant à entraver la marche d'autres groupements*".⁸² Cependant, malgré cette belle promesse, la FEBOSCO s'étend au détriment de la branche neutre dont ses meneurs sont issus: les rapports scouts de l'époque rapportent en effet que les scouts BSB perdent de nombreux éléments qui se rallient à la fédération congolaise. Un rapport de 1960 d'E. Duvigneaud (fort défavorable) ajoute de surcroît que FEBOSCO prend "*une position nationaliste en flèche*", qu'elle se prétend "*la seule fédération scoutie réellement africaine*" et se signale "*par quelques prises de position politiques ou proclamations publiques violentes*".

C'est pourquoi, les dirigeants scouts européens affichent globalement une grande méfiance à l'égard de la création de Luyeye. A l'exception de J. Anneet, dirigeant BSB qui se rallie en juin 1960 à la cause FEBOSCO en résiliant son affiliation BSB⁸³, la hiérarchie (indigène et européenne) des deux autres fédérations fait la moue pour accepter l'association naissante qui compte malgré tout, en 1960, entre 500 et 700 membres. Les fédérations scouties montrent beaucoup de mauvaise volonté pour admettre FEBOSCO comme l'une des leurs, puisqu'en partie, il est vrai, l'organisation congolaise ne respecte pas les règles qu'elle s'est elle-même fixées. Il faut attendre 1961 pour que le Bureau National du scoutisme adopte enfin FEBOSCO: Philibert Luyeye fait son entrée dans le bureau et devient trésorier de l'association⁸⁴, tandis qu'à la même époque, le même Luyeye est nommé Ministre de la jeunesse et des sports dans le gouvernement de l'Etat du Kongo Central (Crisp (ed.), 1964, 84). En 1963, au sein du bureau du scoutisme et du guidisme congolais, Luyeye occupe toujours un poste important puisqu'il est responsable des contacts internationaux.⁸⁵

81. Extraits d'une lettre du Past. Regard à C. Osterrieth datée du 29.11.1959, Centre historique belge du scoutisme, Farde Congo, BSB-GGB. Commission Congo BSB-GGB, 7 janvier 1960, Centre historique belge du scoutisme, Farde Congo, BSB-GGB.

82. Statuts de la FEBOSCO, Centre d'archives des VVKSM, Antwerpen, 4.6.3.

83. Lettre de J. Anneet à la Commission Congo BSB-GGB, datée du 4 juin 1960, Centre historique du scoutisme, Farde Congo, BSB-GGB.

84. Centre historique belge du scoutisme, Farde Congo, BSB-GGB.

85. Bureau Mondial du Scoutisme, 12 mars 1963, Centre historique belge du scoutisme, Farde Congo, BSB-GGB.

7. CONCLUSION

Entre 1922, année de sa fondation, et 1960, le scoutisme congolais n'a jamais cessé de fixer des critères de sélection exigeants pour le recrutement de ses adhérents: une scolarisation obligatoire des membres et, partant, une bonne connaissance du français, des attitudes morales calquées sur le modèle occidental (le concubinage et l'ivresse publique sont réprimés tandis que la progression morale personnelle est encouragée par le biais de la promesse et des badges), un "degré" d'occidentalisation culturelle élevée sensible, par exemple, dans les paramètres ethniques que l'on tente d'effacer, des contraintes financières inhérentes à la formule (uniforme, excursions, matériel). Comme nous l'avons souligné, les critères de sélection ont été à la fois d'ordre économique et socio-culturel.

Le résultat le plus sensible d'une telle sélection élitiste a été, nous semble-t-il, de conforter la catégorie dite évoluée dans son besoin d'identification et de différenciation.⁸⁶ En effet, malgré la volonté originelle du scoutisme de briser les catégories (entre autres politiques et sociales) en rassemblant, théoriquement, toutes les jeunesses autour d'idéaux communs, force est de constater que le modèle moral prôné par l'organisation scoutie était fort proche de l'idéal moral montré en exemple dans la colonie belge, et que seules les franges dites "évoluées" de la population avaient assimilé. C'est ainsi que le gouverneur général Pierre Rijckmans voyait dans le scoutisme une école pour former "notre jeune élite congolaise" à "la conscience de sa responsabilité vis-à-vis de la masse indigène" (Ryckmans, 1946).

Le grand mérite du scoutisme est toutefois d'avoir encouragé, pour cette frange privilégiée de la jeunesse, un rapprochement sincère entre population noire et blanche à une époque où celui-ci n'était encore qu'une exception. En outre, assez tôt, des dirigeants indigènes reçurent certaines responsabilités au sein de l'organisation. Ainsi, dès la fin des années trente, le scoutisme d'Elisabethville s'appuyait presque totalement sur des cadres indigènes. De même, les troupes de Léopoldville reposaient sur une majorité de dirigeants indigènes dès le début des années quarante. Toutefois, les postes supérieurs de l'organisation (la fonction de chef d'unité, les responsabilités régionales et nationales) demeurèrent le privilège exclusif des blancs jusqu'à très tardivement. Cet état de fait n'a pas été sans conséquences sur la création d'une fédération scoutie indigène (la FEBOSCO, constituée à la base d'une dissidence

⁸⁶. Cette remarque est particulièrement applicable au milieu urbain. Vilain montre dans son article que dès la fin des années 1940, les "évolués" sont à la recherche de signes extérieurs d'existence d'une classe bien définie (Vilain, 1996, 341).

de scouts issus de la fédération neutre) à la fin de l'année 1959, qui s'éleva contre le "paternalisme" qui régnait dans les mouvements de jeunesse belge.

Durant les dernières années de la colonisation, la fédération catholique parvint d'ailleurs à s'adapter aux mutations radicales des mentalités avec plus de souplesse que la fédération neutre. Tandis que cette dernière maintint son siège décisionnel en Belgique, les scouts catholiques réussirent, en temps utiles, à intégrer les indigènes aux postes clés et à les investir de responsabilités à la fois pratiques et morales. C'est ainsi que la fraction adolescente urbaine issue du scoutisme catholique contribua largement à l'encadrement de la jeunesse désœuvrée en organisant des chantiers agricoles, en gérant les secteurs de jeunesse de Léopoldville, en mettant sur pied un centre social et des maisons de jeunes.

En marge de ses activités sociales, le scoutisme fut également le berceau d'une prise de conscience politique pour certains de ses membres. Prônant une formule éducative encourageant la prise de responsabilité, offrant des réseaux de connaissance (le milieu catholique d'Elisabethville était, par exemple, très dynamique) et, plus tard, des structures de représentation (les conseils de jeunesse provinciaux, le Conseil National de la jeunesse) et des contacts internationaux (via la World Association of Youth), s'adressant en priorité à une élite fortement scolarisée, le scoutisme verra naturellement sortir de ses rangs un grand nombre de leaders politiques. Une constante réunit d'ailleurs ces personnalités politiques dans leurs prises de position et leur analyse de l'indépendance: la modération. La trajectoire biographique rectiligne de ces fils de Baden-Powell (longue scolarisation, milieu privilégié, ascension au sein du scoutisme, européanisation constante) est sans doute un facteur explicatif important de cette "mesure" politique qui caractérise les personnalités qui ont transité par le scoutisme.

Notons enfin que, simultanément à la Table Ronde politique où d'anciens scouts étaient amenés à jouer un rôle, les responsables scouts indigènes eux-mêmes, et plus largement, les responsables nationaux des mouvements de jeunesse se réunissaient au Conseil National de la jeunesse durant le mois de février 1960. La jeunesse, comme le monde adulte, décidait, à la veille de l'indépendance, de se prendre en mains. C'est ainsi que, pour tous les jeunes qui ont fréquenté l'organisation, le scoutisme, de concert avec d'autres forces dont la principale fut l'école, a contribué à la construction d'une identité et d'un sentiment d'appartenance à une catégorie d'âge qui possédait ses critères propres. Or, comme de nombreux chercheurs l'ont souligné, la jeunesse doit être appréhendée comme un fait social et historique, donc changeant. C'est pourquoi, et nous concluons par cette remarque, il serait particulièrement utile de poser un regard historique global sur le problème de la jeunesse dans la colonie belge, afin d'apporter des éléments de réponse à quelques questions qui ont pu être soulevées ci-dessus. La Belgique a-t-elle façonné une jeunesse calquée sur le moule occidental? Quand et comment se sont déclenchés les

réflexes identitaires au sein de la jeunesse congolaise? N'y a-t-il pas eu, dans le chef de la jeunesse indigène, un phénomène identitaire qui aurait précédé une quelconque existence sociale? Voilà quelques questions parmi d'autres qui peuvent guider une réflexion ultérieure.

BIBLIOGRAPHIE

"Aux sources du scoutisme indigène, le chef Paul Van Arenbergh", in *Grands Lacs*, novembre 1946, N°92, p. 90.

La femme au Congo, Conseils aux partantes, Bruxelles, 1956.

"Les mouvements de jeunesse à la cité de Léopoldville", in *La Voix du Congolais*, n°127, octobre 1956, p. 821.

"Les scouts de Léopoldville ont fêté le 100^e anniversaire de la naissance de leur Fondateur", in *La Voix du Congolais*, n°134, mai 1957, p. 369.

ARTIGUE (P.), *Qui sont les leaders congolais?*, Bruxelles, Europe-Afrique, 1960.

BAECK (L.), "Enquête budgétaire sur les Congolais évolués de Léopoldville", in *Bulletin du CEPSE*, 1958, n°38, pp. 102-128.

BECKERS (J.) et DELHEZ (C.), *Contribution des collèges jésuites au développement du Zaïre*, Mémoire de licence, histoire, UCL, 1976.

BOELENS-BOUVIER (P.), *L'accession du Congo belge à l'indépendance. Essai d'analyse sociologique*, Presses Universitaires, Bruxelles, 1965.

BRAECKMAN (C.), *Terreurs Africaines: Burundi, Rwanda, Zaïre: les racines de la violence*, Paris, Fayard, 1996.

CATTEUW (K.), *Kongolese Kajotters. Een vormingsgeschiedenis van de Katholieke Arbeiderjeugd (KAJ) in Belgisch Kongo en Ruanda-Urundi (1931-1960)*, Mémoire de licence, histoire, KUL, 1996.

COLIN (M.), "Résurrection au chantier école de N'Djili-Mikondo", in *La Voix du Congolais*, août 1959, n°161, p. 464.

COUPE (F.), "Baden-Powell l'Africain", in *Grands Lacs*, n°92, le 15 novembre 1946, p. 16.

CRISP (ed.), *Travaux africains, dossier documentaire: partis politiques congolais*, Bruxelles, 1964.

DENOEL (T.) ss dir, *Le nouveau dictionnaire des Belges*, Bruxelles, Le Cri Editions, 1992

DEPAEPE (M.), DE BAERE (F.), VAN ROMPAEY (L.), "Opvoeding en onderwijs in de katholieke missies van Belgisch Congo", in *Revue Belge d'Histoire Contemporaine*, XXII, 1991, 3-4, pp. 691-719.

DUMONT (G.H.), *La Table-Ronde belgo-congolaise (janvier-février 1960)*, Paris, Editions universitaires, 1961.

DURANT (H.), "Débuts bien modestes, Noël 1927", *Grands Lacs*, n°92, novembre 1946, p. 71.

FRANS (B.), *Une jeunesse encadrée: le scoutisme en Belgique des origines à la crise des années vingt*, mémoire de licence, histoire, UCL, 1987.

GEORIS (P.), *Essai d'acculturation par l'enseignement primaire au Congo*, Bruxelles, Cemu-bac, 1962.

GOERG (O.), d'ALMEIDA-TOPOR (H.), COQUERY-VIDROVITCH (C.), GUITART (F.), *Les jeunes en Afrique, Evolution et rôle (XIX^eème, XX^eème siècle)*, Tome I, Paris, L'Harmattan, 1992.

GOERG (O.), d'ALMEIDA-TOPOR (H.), COQUERY-VIDROVITCH (C.), GUITART (F.), *Les jeunes en Afrique. La politique et la ville*, Tome II, Paris, L'Harmattan, 1992.

GUERIN (H.), *L'utopie Scouts de France, histoire d'une identité collective catholique et sociale 1920-1995*, Paris, Fayard, 1997.

- HIMMER (C.), *Scoutisme et sainteté*, Liège, La Pensée Catholique, 1952.
- HOLOGNE (J.P.), *Analyse sociologique d'un mouvement de jeunesse: la FSC*, mémoire de licence, Faculté des sciences politiques et sociales, UCL, 1968.
- HOSKYNS (C.), *The Congo since independence, January 1960*, London, Oxford University Press, 1965, pp. 481-502.
- JEAL (T.), *Baden Powell*, London, Pimlico, 1989.
- JOUBREL (H.), *Le scoutisme dans l'éducation et la rééducation des jeunes*, Paris, Presses Universitaires de France, 1951.
- JUES (J.P.), *Le scoutisme*, Paris, Presses universitaires de France, 1996 (*Que sais-je?*).
- KASHAMURA (A.), *Culture et aliénation en Afrique: essai sur la vie quotidienne dans une société aliénée*, Paris, Editions du Cercle, 1972.
- LA FONTAINE (J.), *City Politics: a study of Léopoldville, 1962-1963*, London, Cambridge University Press, 1970.
- MARRES (J.), DEVOS (C.), *L'équinoxe de janvier. Les émeutes de Léopoldville*, Bruxelles, Editions Euraforient, 1964.
- MERLIER (M.), *Le Congo: de la colonisation belge à l'indépendance*, Paris, Maspero, 1962.
- MERRIAM (A.), *Congo-Background of Conflict*, African Study, Northwestern University Press, 1961.
- MICHAUX-DUCHE (J.), "Les mouvements répondent-ils aux besoins des jeunes?", *Ecole des Parents*, n°7, 1958, pp. 1-14.
- MINON (P.), "Quelques aspects de l'évolution récente du centre Extra-Coutumier d'Elisabethville", *Bulletin du CEPSE*, 1957, n°36, pp. 18-34.
- OGER (H.), *Scoutisme et guidisme. L'expérience belge*, Paris-Tournai, Casterman, 1939.
- POULAT (E.), *Eglise contre bourgeoisie: introduction au devenir du catholicisme actuel*, Tournai-Paris, Casterman, 1977.
- RIJCKMANS (P.), "Scoutisme, école de l'élite", *Grands Lacs*, novembre 1946, n°92, p. 69.
- SAVARD (P.), "L'implantation du scoutisme au Canada Français", *Les Cahiers des Dix*, Québec, 1983, n°43, pp. 207-262.
- SCHOLLER (A.), *Congo 1959-1960, Mission au Katanga, Intérim à Léopoldville*, Bruxelles, 1982.
- SEVIN (J.), *Le scoutisme: étude documentaire et applications*, Paris, 1933.
- SLADE (R.), *The Belgian Congo, Some Recent Changes*, Oxford, Oxford University Press, 1960.
- SOHIER (A.), "La politique d'intégration", *Zaire*, 1951, pp. 907-932.
- STENGERS (J.), *Congo, mythes et réalités. 100 ans d'histoire*, Gembloux, Duculot, 1989.
- TILMAN (S.), *Le scoutisme au Congo Belge (1920-1960), une facette coloniale d'un mouvement de jeunesse mondial*, mémoire de licence, histoire, ULB, 1997.
- TIMMERMANS (R.), *De christelijke arbeidersbeweging in Kongo. Tussen beschaven en emanciperen (1945-1960)*, Mémoire de licence, histoire, KUL, 1996.
- VAN BOL (J.M.), *La presse quotidienne au Congo belge*, Paris, Pensée Catholique, 1959.
- VAN CAUWENBERGH (S.), "Le développement du commerce et de l'artisanat indigènes à Léopoldville" *Zaire*, 1956, pp. 637-665.
- VANDERLINDEN (J.), 1959-1960. *La crise congolaise*, Bruxelles, Edition Complexe, 1985.
- VAN REYN (P.), *Le Congo politique: les partis et les élections*, Editions Europe-Afrique, Bruxelles, 1960.
- VAN ROMPAEY (L.), "De ontwikkeling van de katholieke jeugdbewegingen in Belgisch Kongo (1908-1960)", *Bulletin de l'Institut Historique Belge de Rome*, LXIV (1994), pp. 85-111.
- VELLUT (J.L.), *Guide de l'étudiant en histoire du Zaire*, Kinshasa, Editions du Mont Noir, 1974.
- VILAIN (A.), "Essai de définition du statut des "évolués" à travers les éditoriaux de la revue *La Voix du Congolais*", in M. QUAGHEBEUR, P. NAYER, A. VILAIN, J.P. MANUANA NSEKA (ed.), *Papier blanc, encre noire. Cent ans de littérature au Zaire. Regards croisés. Actes*

du colloque de Kinshasa (1^{er} et 2 décembre 1995), Kinshasa, Bruxelles, Centre Wallonie-Bruxelles, 1996, pp. 333-346.

WHYMS (J.), *Léopoldville*, Bruxelles, Office de Publicité, 1956.

WILLAME (J.), *Patrice Lumumba. La crise congolaise revisitée*, Paris, Karthala, 1990.

YOUNG (C.), *Politics in the Congo: Decolonization and Independance*, Princeton, Princeton University Press, 1965.

ZALA I N'KENZA (A.), *Les origines sociales du sous-développement politique au Congo*, Zaïre, 1985.

FONCTION DES ANCIENS SCOUTS AU LENDEMAIN DE L'INDÉPENDANCE
(AVEC SUPPLÉMENT BIOGRAPHIQUE POUR LES PERSONNALITÉS POLITIQUES
LES PLUS IMPORTANTES¹).

Les artisans de l'indépendance:

KANZA T.: Fils de Daniel Kanza, frère de Sophie Kanza (qui fut guide, JECF et représentante du Congo à la WAY), ancien chef de troupe de la 23^e de Léopoldville FECCB, il fut le premier universitaire congolais diplômé en 1956 à l'Université de Louvain (psychologie et pédagogie). Il fut ensuite diplômé des hautes études européennes au Collège de Bruges, et obtint une bourse pour l'université d'Harvard. Il intervint à une reprise dans la Conférence de la Table Ronde, même s'il ne faisait pas partie de la délégation officielle. Il fut délégué à l'ONU dans le gouvernement Lumumba, puis ministre délégué à l'ONU pour le gouvernement Gizenga.

KASONGO F.: Secrétaire de la Conakat, ancien chef louveteau et scout FECCB, il participa à la Table Ronde politique comme suppléant de son parti (qui comptait 2 effectifs et 2 suppléants), avant d'être détaché au Greffe et d'être remplacé par Muyumba.

KIBWE J.: 6 années d'école primaire, 4 années d'école moyenne, 3 années de cours de droit, 4 années de cours de sociologie et d'économie politique, ancien louveteau, scout et routier à Saint-Boniface d'Elisabethville (FECCB). Vice président de l'ACMAF-Katanga depuis juin 1959; vice-président du Comité central de la Conakat depuis juillet 1959. Il fut membre effectif pour la Conakat à la Conférence de la Table Ronde, et y joua un rôle important auprès de Tshombe. Il devint ministre des finances au Katanga dans le gouvernement Tshombe.

KITENGE G.: Etudes à l'institut Saint-Boniface d'Elisabethville, 6 années de primaire et 4 années de moyenne, cours du soir en droit, économie et typographie, typographe, chef de clan FECCB dans l'Unité Saint-Boniface, président de l'Union Congolaise. A ce titre, il joua un rôle non négligeable à la Table Ronde politique. Il devint ensuite secrétaire d'Etat aux travaux publics au Katanga.

LUYEYE P.: Chef scout, puis chef d'unité BSB; fondateur de la FEBOSCO; représentant à la WAY. Il participa à la Table Ronde politique où il tint un rôle mineur. C'est le seul scout BSB avec Mayumba dont nous avons retrouvé la trace car nous n'avons pas trouvé d'archives reprenant les tracés des anciens scouts BSB.

MBARIKO L.: Délégué à la Conférence de la Table Ronde économique, secrétaire général du Parti de l'Unité Congolaise, ancien scout de la FECCB, un des signataires du mémorandum des 16, secrétaire d'Etat à la défense dans le gouvernement Iléo.

MUYUMBA P.: Secrétaire de la Conakat, chef BSB, instituteur à Kolwezi, il remplaça Kasongo à la Table Ronde politique.

NGALULA J.: Né à Lusambo, 6 années de primaire, 5 années de cours professionnel, journaliste, rédacteur en chef de "Présence Congolaise", militant syndicaliste, ancien chef de troupe de Léopoldville. En août 1958, il fut l'un des signataires du mémorandum des 16 qui réclame la démocratisation des institutions. Il faisait partie en octobre 1958 des membres du comité fondateur provisoire du MNC. Il vint plusieurs fois à Bruxelles, et a

¹. Les documents utilisés sont repris dans la note (96) de l'article.

été membre suppléant (mais très actif) de la délégation du MNC-Kalonji à la Conférence de la Table Ronde. Il devint vice-président du MNC-Kalonji en avril 1960. Il fut ensuite premier ministre provincial du Sud-Kasaï, puis ministre du gouvernement Iléo en juin 1961.

NGWENZA A.: Ancien élève des Pères de Scheut, scout FECCB, clerc à la compagnie du Kasaï, secrétaire général de la Fédération des Bangala, co-signataire du mémorandum des 16, au même titre que Ngalula et Mbariko, en août 1958. Il fut un des membres fondateurs du MNC, devint secrétaire général du MNC, puis secrétaire général du MNC-Lumumba dont il se détache ensuite. Ministre des affaires sociales dans le gouvernement de Lumumba, et sous-secrétaire d'Etat aux arts, culture et sport dans le gouvernement Iléo.

Les personnalités ecclésiastiques:

MGR BAKOLE: Vicaire Général de Luluabourg.

MGR. KONGOLO: Evêque de Bakwango (deux des quatre premiers évêques indigènes du Congo ont transité par le scoutisme).

MGR. MALULA: Evêque de Léopoldville; il est une des personnalités qui a le plus marqué l'après-indépendance.

Exercent une charge importante au lendemain de l'indépendance:

CARDOSO: Commissaire général et délégué à l'ONU.

KAYEMBA: Balukabat, fit partie de la délégation congolaise à la Table Ronde politique, mais n'y siégea pas.

KIELA: Ministre provincial des télécommunications au Katanga.

KIMBA: Ministre provincial des affaires étrangères du Katanga.

KIWELE: 6 années primaire à M'Pala, Petit puis Grand Séminaire, professeur à l'Institut Saint-Boniface, devenu ministre au Katanga.

MABUSA: Député provincial, puis ministre provincial de l'éducation (Léopoldville).

MOKEMO: Ministre provincial des télécommunications (Equateur)

MUGARUKA: Commissaire à la jeunesse du Kivu

NDELE: Premier étudiant congolais diplômé en sciences économiques de l'Université de Louvain (1958), il fut porte-parole des délégués du Collège exécutif général à la Conférence de la Table Ronde économique, chef de cabinet du ministre des finances du gouvernement Lumumba, commissaire général aux finances, puis gouverneur de la Banque Nationale du Congo.

NTETE: Ministre provincial du travail et des affaires sociales (Léopoldville), puis même fonction dans l'Etat du Kongo central

NUSSBAUMER: Commissaire général à l'intérieur.

WAKU: Commissaire général à l'éducation.

YAV': Commissaire à la jeunesse du Katanga et commissaire national de l'AEC (Association des Eclaireurs du Congo).

YAVA: MNC (Lumumba), fit partie de la délégation congolaise à la Table Ronde politique, mais n'y siégea pas.

Het scoutisme in Belgisch Congo (1922-1960): een eliteschool voor jonge inboorlingen

SAMUEL TILMAN

SAMENVATTING

Vanaf haar inplanting in Congo in het begin van de jaren twintig, heeft de padvinderij voor de rekrutering van haar leden strenge selectiecriteria gehanteerd: verplichte scholarisatie, beheersing van het Frans, voorbeeldig moreel gedrag en materiële welstand waren evenveel voorwaarden bij de inlijving van de jonge inboorlingen in de organisatie van padvindende. Door zo'n strenge schifting toe te passen, reproduceerde de Congolese tak van de jeugdbeweging in feite een elitair schema dat zowel in België als in de rest van Europa van kracht was.

De belangrijkste opzet van de westerse padvinderij was inderdaad het vormen van een morele elite die later in staat zou zijn haar verantwoordelijkheden op zich te nemen. Dit artikel poogt aan te tonen dat het in Congo verbreide ideaal van de padvinder in sterke mate verwant was aan het model van de verwesterste inboorling ("évolué") zoals dit circuleerde in de Belgische kolonie: de inlandse padvinder moest een verantwoordelijke burger zijn "ten aanzien van de inlandse massa", een toonbeeld voor zijn landgenoten zowel op vaderlands als op religieus vlak.

Als school voor de elite heeft de padvinderij zeer vroeg een progressieve rassenspolitiek verdedigd: de afrikanisatie van de kaders begint vanaf de jaren dertig; vanaf de jaren veertig zijn sommige activiteiten gemeenschappelijk voor inboorlingen en Europeanen; op het einde van de jaren vijftig verschijnt de padvinderij in verschillende publicaties zelfs als een symbool van een geslaagde raciale samenleving.

Dankzij een opgedreven morele vorming, veelvuldige interraciale contacten in de schoot van de beweging en een hoge opleidingsgraad, zullen een groot aantal scouts belangrijke posten bekleden, alsook invloedrijke politieke functies tijdens de nakende onafhankelijkheid. Het laatste deel van dit artikel beoogt de beschrijving van de rol die de belangrijkste leiders die uit de padvinderij zijn voortgekomen, tijdens het onafhankelijkheidsproces hebben gespeeld.

**Scouting in the Belgian Congo.
An elite training for young natives**

SAMUEL TILMAN

SUMMARY

The scouting organisation applied very rigid criteria for the recruitment of its members right from the beginning of its establishment in Congo during the early 1920s. Compulsory school attendance, control of the French language, reproachless moral behaviour, and a certain affluence were the main conditions for the enrolment of the native youth in the scouting institution. This rigorous selection conducted by the Congolese branch of the youth organisation was in fact modelled on a certain elitist policy applied in Belgium and the rest of Europe. The foremost objective of occidental scouting was indeed to mould a moral elite capable of taking on future responsibilities as adults. This article aims to demonstrate that the scout ideal advocated in the Congo is closely linked up with the model of westernised native ("évolué") widespread throughout the Belgian colony: the native boy-scout had to be a responsible citizen "towards the native masses", an example for his fellowmen to follow in patriotism as in religion. As a "school for the élite", scouting developed progressive racial policies very early on, appointing African Scouts leaders in the 30's and allowing certain activities to be shared by native and European children as early as the 40's. By the end of the 50's scouting is even quoted in some publications as symbolic of a successful racial cohabitation. Due to the strong moral training, the numerous inter-racial contacts established within the movement and a high level of instruction, many scouts came to occupy important professional positions and/or influential political offices on the brink of the independence. The concluding part of this article thus aims to disclose the role played by some of the main leaders and former scouts in the independence process.